La vacuité des discours managériaux

Emmanuel Dion

"Puisque ces mystères nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs" (Jean Cocteau)

I - Esquisse d'une théorie moderne de la surcommunication

Les rapports du discours et de l'action : une vieille histoire

Parmi les nombreuses caractéristiques propres de l'homme (rire, culture, sociabilité, sensibilité politique, etc), deux des plus singulières s'opposent et se complètent : l'homme est un animal qui agit consciemment et qui parle activement. Par exemple, il a agi sur le monde au point de transformer la surface de la terre, la composition de son atmosphère et l'ordre de son climat ; et ceci lui a fourni une excellente occasion de commentaires à propos du temps qu'il fait et autres faits divers, commentaires qu'il peut désormais, après les avoir largement prodigués à ses voisins (culture orale), puis en avoir conçu des textes imprimés sur des millions de tonnes de papier (galaxie Gutemberg), exprimer désormais au moyen des capacités quasiment illimitées du World Wide Web[1].

Le développement considérable de ces deux moyens d'existence et d'expression, action et discours depuis la Révolution Industrielle, pourrait donner à l'homme moderne l'illusion prométhéenne de la toute puissance. Elle pourrait aussi avoir tendance à occulter deux points importants :

- La question de la distinction entre action et discours, leur opposition possible, la difficulté de leur cohérence, a depuis toujours fait partie des préoccupations des hommes de philosophie, de sagesse et de religion ; et en particulier dès l'Antiquité, soit bien avant l'ère de la toute puissance industrielle et « communicationnelle ». Il ne s'agit donc en rien d'un thème de réflexion nouveau.
- Cependant, même si les moyens d'action de l'homme sur le monde continuent d'augmenter (à proportion, principalement, du progrès technique), la vitesse de cette augmentation –assez constante- reste bien inférieure à la vitesse –vertigineuse et toujours grandissante- à laquelle augmentent ses capacités à communiquer, ce qui change nécessairement les termes du problème posé.

Ces deux prémisses doivent logiquement amener à admettre qu'à l'heure d'Internet et des médias tout puissants, la question du rapport du discours et de l'action doit être réexaminée. Nous pourrons alors l'envisager à titre d'exemple dans le cadre particulier de l'une des structures sociales dominantes de notre époque : celui des grandes organisations.

Les termes théoriques du problème posé : la question du dualisme

D'un point de vue théorique, la question du rapport entre discours et réalité est étroitement reliée au débat qui a, au moins depuis Platon, historiquement opposé les tenants du monisme et ceux du dualisme. D'une façon générale, le dualisme stipule que langage et réalité renvoient à deux substances différentes (le monde spirituel et le monde réel), mais en tire, selon ses différentes

[1] Il existe en 2007 peut-être 30 milliards de pages web, soit 4 ou 5 par habitant de la planète, mais en vérité, nul ne le sait précisément. Voir par exemple à ce sujet declik-interactive.com (2007).

versions, des conclusions parfois opposées. Dans sa version dure[2], la distance entre les deux systèmes est irréductible. La correspondance biunivoque de leurs éléments respectifs n'est pas assurée, toute tentative de démonstration logique du contraire relève du bluff intellectuel. Non seulement le langage/spirituel ne doit pas être identifié à la réalité/matière, mais en outre il se peut très bien qu'en dépit des considérations de logique formelle, il ne lui corresponde pas du tout.

Sur ce point, on pourrait convoquer toutes les entreprises de raisonnement de penseurs influents de la fin XIXème, début XXème, à l'articulation de la logique et de l'épistémologie, comme Frege, Whitehead, Russell et Gödel, dans leur dimension parfois très technique, pour en arriver à une conclusion plus simplement restituée par le koan Zen suivant (Tsai Chih Chung, 1990) :

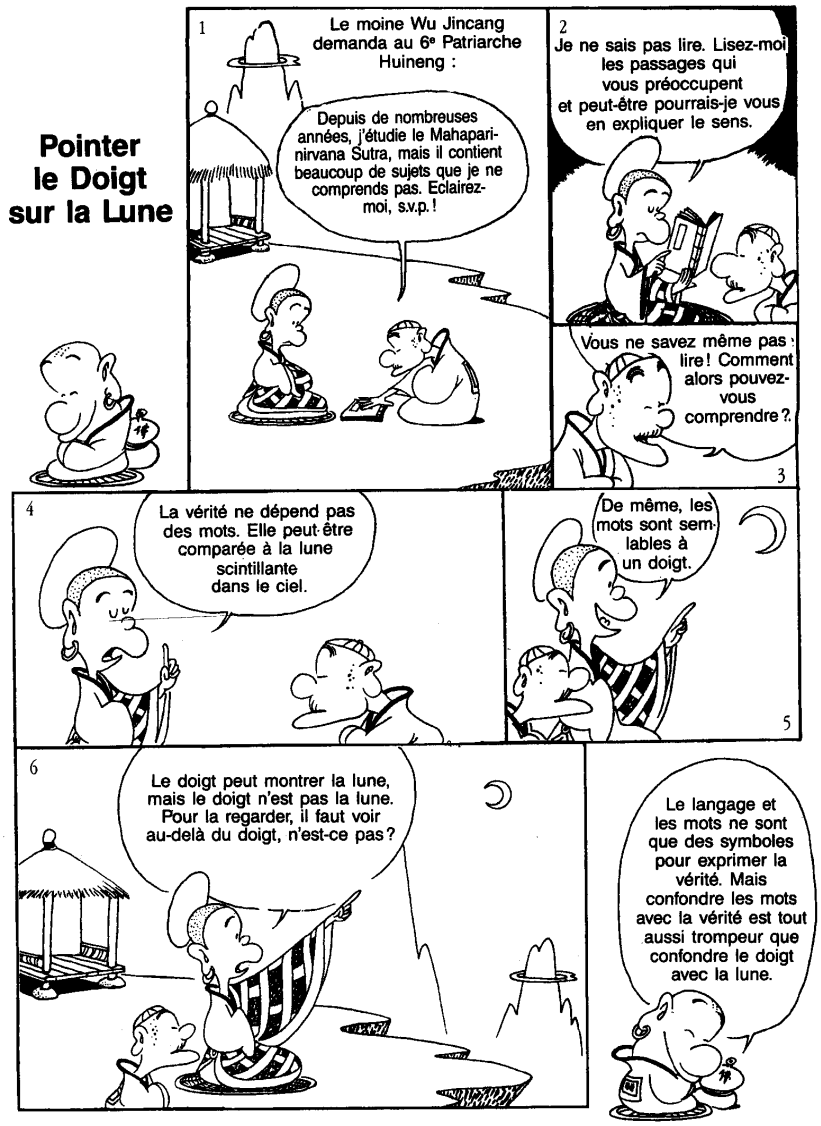


Figure 1 – La vérité et les mots

Dans sa version douce, popularisée par le mythe de la caverne de Platon, le dualisme admet sous conditions un rapprochement possible entre monde de l'esprit et monde de la réalité –quoique ce rapprochement soit non intuitif et requière les ressources de la raison : la réalité est connaissable – dans les limites des différentes catégories de l'entendement- et peut être approchée au moyen du

[2] Le Wittgenstein de l'époque du *Tractatus Logico Philosophicus*.

langage. Les raisonnements formels établis dans l'ordre du discours peuvent être transposés dans l'ordre du réel. C'est, probablement, la posture la plus courante à l'heure actuelle.

Actualité du dualisme

Approfondissons donc cette perspective dualiste en l'envisageant spécifiquement sous l'angle du langage et de l'action (alors qu'elle est plutôt, en théorie, abordée sous l'angle métaphysique de l'opposition matière-esprit)[3]. Selon elle, puisque les deux substances sont indépendantes, il est possible d'imaginer tous les cas de conjugaison, ou au contraire d'opposition, entre le discours et l'action réelle. Sans rien dire du problème de la cohérence discours/réalité, sans jugement de valeur survalorisant la dimension du discours ou celle de l'action, traitant seulement de la propension des uns et des autres à parler ou à ne rien dire, à agir ou à ne rien faire, nous pouvons proposer à titre de document contestable, mais utile pour fixer les idées, le schéma suivant:

[3] Le dualisme logos-praxis a plus particulièrement intéressé Marx, puis Sartre.

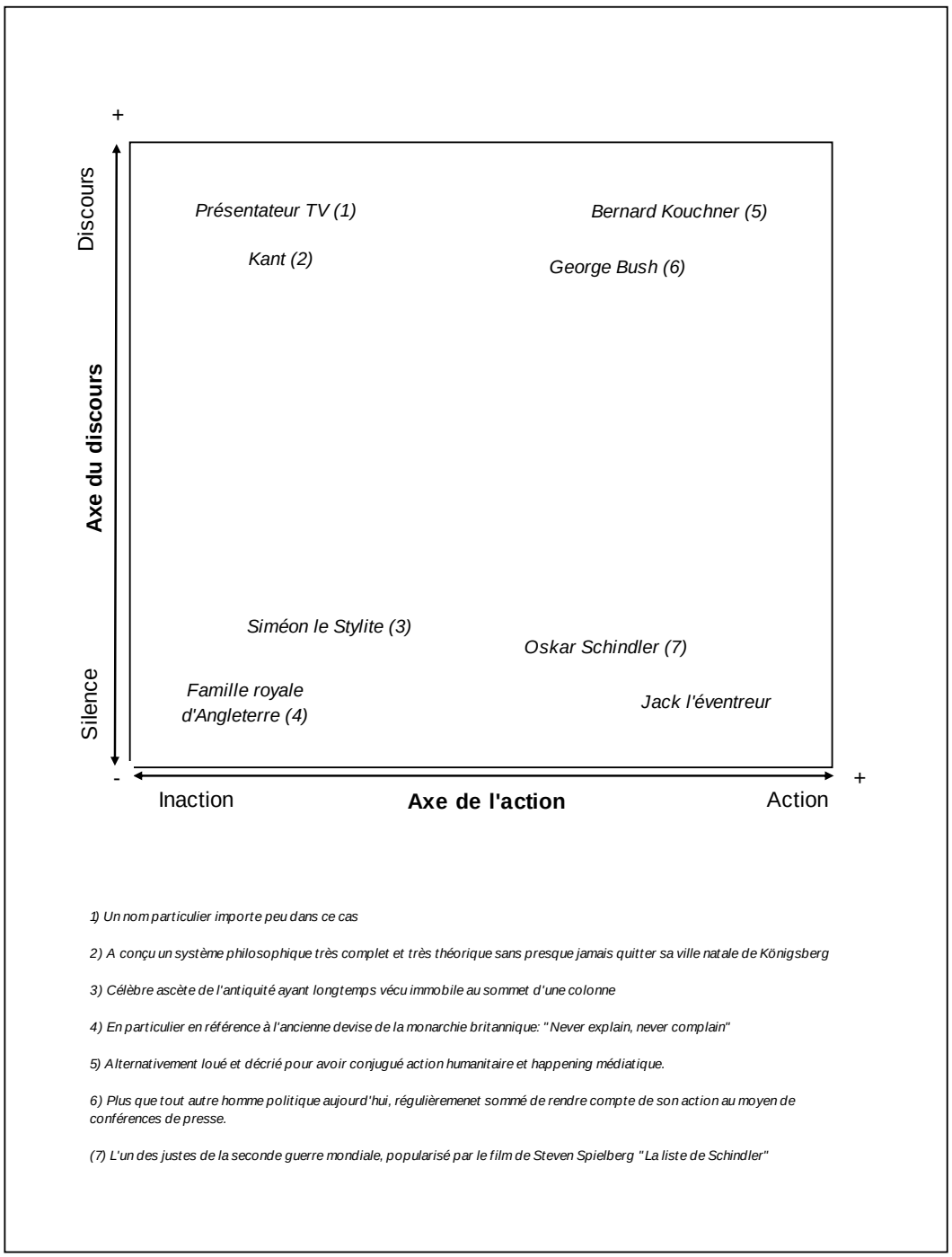


Schéma 1 – Action et discours

Quel que soit le caractère contestable des exemples choisis, on notera immédiatement qu'il est plus facile de trouver des exemples d'actualité pour les zones concernant les personnalités qui communiquent beaucoup. A l'ère des médias en effet, on peut pour ainsi dire considérer que communiquer s'identifie à exister.

Peut-on d'ailleurs citer aujourd'hui le nom d'une seule personnalité davantage connue pour ses actes que pour son image ? Mis à part certains sportifs taciturnes et peu vendeurs (Davydenko par exemple) et la plupart des tueurs en série, on n'en trouvera guère[4]. La difficulté de la tâche contraste avec la facilité à citer des noms de personnalités qui communiquent soit de façon délibérée et active (présentateurs de télévision, humoristes, hommes politiques), soit sur le mode paradoxal de la

[4] Qui pourrait citer le nom du citoyen anonyme ayant, peut-être, évité un sort fatal au Président Chirac en se jetant sur son agresseur, le 14 juillet 2002. Une simple recherche sur le web le démontre facilement : le nom de Maxime Brunerie (l'auteur de l'attentat) est beaucoup plus souvent cité que le nom de Jacques Weber (le sauveur).

communication passive, devenant des personnages un peu fictifs agis de l'extérieur (héros temporaires des émissions de télé-réalité, famille princière de Monaco, majorité des « people », etc).

Autant dire qu'à l'époque contemporaine, la communication semble une condition nécessaire de succès, peut-être même d'existence. Cela ne signifie pas nécessairement que l'action soit impossible. Seulement, il faut qu'elle soit relayée, et même peut-être qu'elle fasse corps, avec la communication. En cela le personnage de Bernard Kouchner est emblématique, puisqu'il est l'un de ceux qui ont poussé le plus loin possible cette logique, quitte à affronter la critique. Face à l'activisme médiatique en effet, certains relèvent que si la communication et l'action sont trop souvent menées de pair, par exemple si l'on est fondé à faire une publicité bruyante de ses bonnes actions, le risque est que progressivement la communication se substitue à l'action pour envahir tout l'espace possible, consommer la totalité du temps et de l'attention disponibles, et en définitive rendre l'action accessoire, puis facultative. D'une logique de synergie, on passerait alors à une logique de complémentarité, puis d'exclusion mutuelle, puis de domination de la communication sur l'action. C'est le fameux principe de Tartuffe : « ce n'est pas pécher que pécher en silence »… surtout si on clame parallèlement haut et fort que c'est au nom du bien qu'on agit, ce que l'on manque rarement de faire, et de plus en plus ces derniers temps.[5].

Nous observons une multiplication de ces phénomènes au travers du rapprochement de plus en plus généralisé du monde de la décision politique et de celui des médias, par exemple au travers des nombreux couples « vedettes » unissant un ministre et une présentatrice de télévision[6]. Un autre symptôme serait celui de l'émergence du droit, et cela quel que soit le régime politique concerné, puisque le phénomène s'observe autant aux Etats-Unis qu'en Europe. Or qu'est-ce que le droit si ce n'est une pure élaboration de langage, délibérément artificielle, ne renvoyant le plus souvent qu'à elle-même, mais prétendant néanmoins qualifier, voire ordonner, le cours des choses ? On pourrait ici dresser un parallèle avec l'économie financière, et sa capacité à produire des artefacts toujours plus éloignés de la réalité matérielle. Après la création de la monnaie, dont les anciens avaient déjà compris la nature particulière et en avaient dérivé un code déontologique strict (limitation des prêts à intérêt ou interdiction de l'usure par exemple), nous avons plus récemment assisté à la naissance de plus en plus rapide de produits dérivés, puis de produits dérivés de dérivés, etc. Quand on prend, sur un site de paris en ligne, une option sur la valeur à venir d'un titre « future » sur le taux de change entre le Yen et le Dollar, que fait-on *au juste* par rapport à la réalité ?

Un tel phénomène se couplant avec la démultiplication considérable des moyens de communication disponibles, la question posée deviendrait celle des risques liés à la domination de la communication/information sur l'action réelle, risques que nous allons maintenant passer en revue à la fois dans le contexte général de la vie contemporaine, puis dans le cas plus spécifique et plus exemplaire de la vie des grandes organisations.

Les dérives de la surcommunication – approche générale

Si l'on faisait un sondage d'opinion pour désigner l'objet le plus symbolique des années 2000, le téléphone cellulaire viendrait sûrement en bonne position. Le développement conjugué de la communication directe entre individus, via les réseaux téléphoniques (incluant les SMS), la vidéophonie (Skype), la messagerie en direct (MSN), les messageries électronique (e-mail), montre que, de « one to many » (ère de l'information contrôlée, presse, TSF, radio, puis télévision), l'information est plutôt devenue « many to many ». Ses excès doivent être analysés suivant cette logique.

[5] « Et que leur débat est aussi un conflit de légitimités, une lutte entre le Bien et le Bien, un affrontement spectaculaire entre puissances également incontestables, également respectées » (Philippe Muray, Moderne contre Moderne, Exorcismes Spirituels IV, p. 43).
[6] Par exemple en France en 2007 : Strauss-Kahn/Sinclair – Schönberg/Borloo – Drucker/Baroin - Ockrent/Kouchner - etc

Relevons d'abord que, de la même manière qu'un gaz parfait a tendance à occuper la totalité d'un espace clos, les informations ont tendance à envahir la totalité d'un média disponible, en proportion de ses capacités de stockage ou de transmission[7]. On retient ici la définition de l'information donnée par Shannon (pour faire simple, le bit), soit sa dimension technique et quantitative uniquement, excluant tout jugement de valeur sur ce qu'elle est censée représenter. C'est bien comme cela que fonctionne un disque dur d'ordinateur, ou un canal de transmission câblé : il peut stocker ou transporter un certain nombre de textes, de sons ou d'images, quelle que soit la valeur de ces données : à condition que la résolution soit la même, une image de Paris Hilton consomme autant d'espace mémoire qu'une image de la Vénus de Milo.

Un bon exemple de cette loi d'envahissement concerne l'histoire du SMS. Beaucoup l'ignorent, mais à l'origine la possibilité d'envoyer des mini-messages inférieurs à 160 caractères sur le réseau des téléphones cellulaires n'avait rien d'une démarche commerciale. Il s'agissait simplement d'un accès réservé que les opérateurs avaient logé dans leurs réseaux à des fins de service technique. Mais il se trouve que l'ouverture de ce canal d'information à l'usage du public a connu un succès considérable et qu'il s'est donc immédiatement trouvé envahi de messages privés, au point de donner naissance, comme on le sait, à une nouvelle forme de langage écrit.

La question que nous pouvons poser est alors la suivante : la multiplication quantitative de l'information (stockée et circulante) correspond-elle à un réel progrès qualitatif, autrement dit à un enrichissement de l'ordre de la précision, du détail pertinent, de l'approfondissement, plutôt qu'à une simple augmentation de volume assimilable à du bruit ? Il est difficile de répondre à une question aussi générale, la distinction entre information pertinente et information inutile n'étant jamais simple, et sujette à d'innombrables contestations possibles (il n'y a qu'à songer à la difficulté que nous avons tous à nous débarrasser de nos vieux papiers !) Cependant, si on observe un certain nombre de substrats, de matrices ou de canaux, on peut remarquer des phénomènes convergents :

- On dispose de plus en plus de copies de sauvegardes des documents informatiques : un simple document de travail réalisé sous MS Word aura par exemple, dans le disque dur de son auteur, été copié plusieurs fois sous plusieurs versions successives. Certaines de ses versions, qu'il aura choisi de détruire, seront en outre présentes dans la corbeille informatique de son ordinateur. Même si cette corbeille est vidée, cela ne signifie d'ailleurs pas le plus souvent que l'information physique elle-même ait été détruite, mais simplement que la base de registre (un simple index pointant vers les endroits appropriés du disque) a été effacée. Un informaticien habile pourrait la retrouver. Si le document a été envoyé à un correspondant par e-mail, une copie sera en outre restée dans la boîte d'envoi de l'émetteur, une autre dans la boîte de réception du destinataire. Sans compter que le destinataire en aura sans doute enregistré une copie dans ses propres documents de travail. Pour peu que le fichier soit ouvert, il en existe en outre une copie de sauvegarde temporairement créée par le traitement de texte lui-même en cas de problème informatique. Avec la facilité qu'il y a à sélectionner plusieurs destinataires ou à transférer des messages reçus, il est probable que le document ait en outre d'autres instances d'existence inconnues du destinataire officiel (cas des copies cachées) ou de l'émetteur (cas des messages retransmis).
- Du fait de la facilité qu'il y a désormais à copier/coller les informations, on assiste aussi à une reproduction considérable de blocs entiers entre documents de formats, d'auteurs différents, stockés en différents endroits. Dans certains cas, les reproductions ne sont même pas réalisées « en dur », mais simplement par liaison dynamique avec un petit nombre de sources centrales. Prenons le cas d'une information sportive intéressant le grand public : le score en direct de la finale du tournoi de Wimbledon. Il en existera plusieurs émetteurs indépendants : le site officiel du tournoi par exemple, plus les sites des organes de presse

[7] Une loi analogue, dite « loi de Parkinson », a été énoncée en 1958 sous la forme suivante : « Work expands to fill the time available for its completion ». Cela signifie que si une équipe de travail dispose de deux semaines pour exécuter une tâche qui pourrait être exécutée en deux jours, elle développera, sans en avoir nécessairement conscience, tout ce qu'il faut de réunions, complications inutiles, etc, pour occuper les deux semaines. Cette loi est en particulier très fréquemment citée dans les plaisanteries d'initiés des informaticiens.

présents sur le site, comme Eurosport. En général, chacun de ces sites est en relation avec d'autres sites (le tournoi de Wimbledon avec l'Association des Tennismen Professionnels, Eurosport monde avec chacune de ses instances nationales, etc) qui retransmettent la même information. Celle-ci fait en général l'objet d'un écho immédiat dans les forums des sites de fans des joueurs, etc.

- Qu'un événement important advienne dans l'ordre du réel (cas de l'attentat du World Trade Center), il est immédiatement repris en boucle par quantité de médias disponibles. Les agences de presse diffuseront à ce moment des informations qui, même fausses, auront immédiatement une résonance considérable. Si bien que pratiquement nul ne sera à l'abri non seulement de l'information elle-même (image des tours qui s'effondrent), mais même de sa reproduction inlassable qui, ayant tendance à occuper tout l'espace disponible, occultera temporairement toute autre préoccupation.
- Avec la diffusion par satellite et par câble, de nombreux foyers ont désormais accès à plusieurs centaines de chaînes de télévision. La très grande majorité de ces chaînes ne sont néanmoins jamais regardées[8].

Chacun peut être le témoin, à son échelle, de la multiplication des informations qui l'entourent, et de ses excès[9]. Citons-en quelques exemples :

- Abondance des productions inutiles : blogs jamais lus par des tiers, publications académiques uniquement motivées par le système « publish or perish », multiplications des photographies numériques floues ou ratées dont on conserve tout de même la trace informatique principalement par paresse ou désordre.

- Absence de contrôle de véracité ou de qualité : forums de discussion où les mêmes idées sont sans cesse répétées, souvent de façon maladroite, psychologie de bazar des talk-shows, sites communautaires délirants et coupés de la réalité –cas du satanisme, impossibilité de distinguer le vrai du faux sur le web –cas de la coexistence de la thèse officielle et de la théorie du complot sur les attentats du 11 septembre sur des sites de référence comme Wikipédia, etc.

- Parasitisme : multiplication des virus informatiques consommant ou détruisant de la mémoire, irruption des « trolls » dans les forums de discussion, occultation des information pertinentes par des informations non sollicitées : spams, pop-ups, etc.

- Auto-engendrement : l'information devient si abondante qu'elle devient elle-même source d'information, provoquant une sorte de décollement avec la réalité. Un bon exemple serait celui des émissions de télévision qui parlent de la télévision. Ou de la presse qui passe une bonne partie de son temps à son auto-critique. Lorsqu'on se met à communiquer au sujet de la communication, par une mise en abyme qui tend vers l'infini, on se croit fondé à exister dans un univers coupé de la réalité[10]. Soit par exemple le cas d'une agence web travaillant sur le site institutionnel d'une entreprise de conseil en événementiel spécialisée dans le marketing politique. De quoi parle-t-on *au juste* ? Les signes qui s'y trouvent, même s'ils appartiennent à un vocabulaire usuel et s'ils sont organisés au moyen d'une grammaire correcte, signifient-ils réellement quelque chose ?[11]

---

[8] La stupidité qu'il y a à retenir une pure mesure quantitative comme source d'intérêt, voire de bonheur, est bien rendue dans l'extrait suivant : « Quoi qu'il en soit, j'étais rentré avant sept heures et demie. Je commençais par « Questions pour un champion » dont j'avais programmé l'enregistrement sur mon magnétoscope ; puis j'enchaînais par les informations nationales. La crise de la vache folle m'intéressait peu, je me nourrissais essentiellement de purée Mousline au fromage. Puis la soirée continuait. Je n'étais pas malheureux, j'avais cent vingt-huit chaînes. Vers deux heures du matin, je me terminais avec des comédies musicales turques ». (Houellebecq, *Plateforme*, p. 25)

[9] La mémétique est un nouveau champ disciplinaire qui s'intéresse aux conditions de reproduction de l'information, aux facteurs qui les favorisent, et aux excès auxquels elle peut mener. Le lecteur intéressé par cette problématique pourra donc suivre cette piste, par exemple avec l'excellente introduction de Jouxtel (2005).

[10] Ceci renvoie à la notion de récursivité, merveilleusement expliquée par Hofstadter (1980) dans un ouvrage autrefois culte, « Gödel, Escher et Bach », qui disparaît lentement des références sous l'assaut répété de textes moins fondamentaux mais plus récents.

[11] Un autre exemple de Houellebecq : « Babette et Léa, s'avéra-t-il, travaillaient dans la même agence de com ; pour l'essentiel, elles organisaient des événements. Des événements ? Oui. Avec des acteurs institutionnels, ou des entreprises qui souhaitaient développer leur département mécénat. Il y avait sûrement du fric à ramasser, pensais-je. Oui et non. Maintenant les entreprises étaient plus axées « droits de l'homme », les investissements s'étaient ralentis. » (Houellebecq, 1999, p. 89).

Tout se passe comme si, bien que la quantité d'information pertinente augmente sans doute, celle-ci était recouverte d'une telle quantité d'information superflue que, du point de vue de l'individu, le ratio de qualité allait inévitablement dans le sens de la diminution (schéma 1). Ce qui amène un héros de Houellebecq à conclure avec justesse : « Ce monde a besoin de tout sauf d'informations supplémentaires » (Houellebecq, 1998, p. 82)

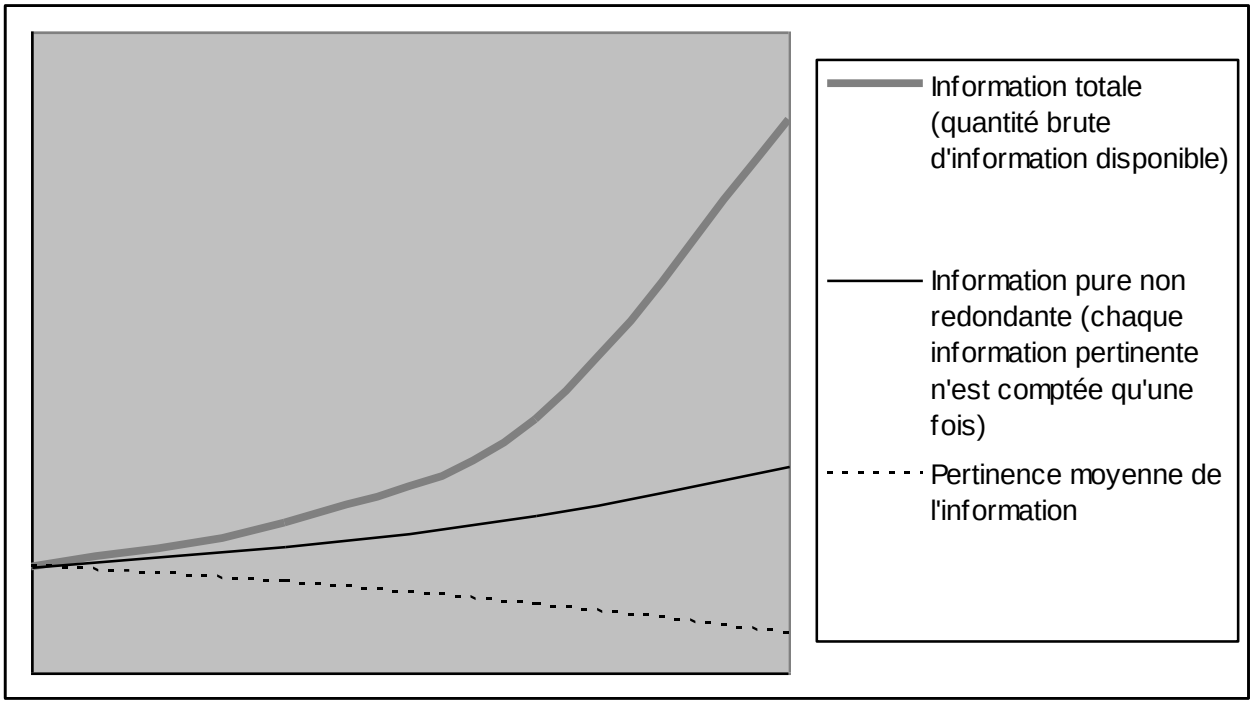


Schéma 2 – Information totale et information pure

II - Les dérives de la surcommunication – traductions organisationnelles

L'une des matrices les plus à même de servir de support de développement à la surcommunication est évidemment celle de la grande organisation. En raison du relatif anonymat qui y règne, de l'éloignement de certaines réalités, de la difficulté à y définir des centres de responsabilité précis, les grandes structures organisationnelles constituent un lieu idéal de prolifération informationnelle. On pourrait dire que la grande organisation est à l'information ce qu'un bouillon de culture est à un micro-organisme : un écosystème à conquérir.

Ceci est d'autant plus vrai que pour des raisons qui tiennent au progrès technologique, l'homme s'est progressivement trouvé relégué (ou élevé, c'est une question de point de vue) d'un rôle de « production effective des denrées »[12] à un rôle d'encadrement, de procéduralisation, voire de simple commentaire[13] ; bientôt peut-être de simple approbation[14].

Ainsi par exemple, le nombre d'employés a ainsi plus que doublé depuis les années soixante, celui des cadres et des professions intermédiaires presque triplé. (istravail.com, 2007).

[12] Houellebecq (2005), p. 22. Voir ausssi : « Pendant ce temps, des gens travaillaient, produisaient des denrées utiles ; ou inutiles, parfois. Ils produisaient. Qu'avais-je produit, moi-même, pendant mes quarante années d'existence ? A vrai dire, pas grand-chose. J'avais organisé des informations, facilité leur consultation et leur transport ; parfois aussi, j'avais procédé à des transferts d'argent (sur une échelle modeste : je m'étais contenté de payer des factures en général peu élevées). En un mot, j'avais travaillé dans le tertiaire. Des gens comme moi, on aurait pu s'en passer. Mon inutilité était quand même moins flamboyante que celle de Babette et Léa ; parasite modeste, je ne m'étais pas éclaté dans mon job, ni n'avais éprouvé nul besoin de le feindre. » (Houellebecq, 2001, p. 93).

[13] « Au nom de quoi les journalistes de gauche peuvent-ils parler de politique, eux qui n'ont jamais rien produit? Ils ne savent rien faire, ils sont incapables de fabriquer une table. Leurs positions politiques sont non seulement ridicules mais agaçantes. »
Houellebecq (2001b).

[14] C'est le sens des propositions de Philippe Muray : Homo Festivus est avant tout celui qui dit « oui », celui qui, non seulement approuve, mais même s'extasie, à l'avènement de ce qui est de toute manière inéluctable.

Les raisons de cette évolution sont pour ainsi dire mécaniques : pour des raisons d'économies de production, tout ce qui est mécanisable sera mécanisé ; tout ce qui est « procéduralisable » sera procéduralisé. Quel que soit le niveau de ce « tout »[15], et même si le débat fait rage depuis longtemps autour de la question, il ne fait pas de doute que le cadre, le gestionnaire, le « manager », verront toujours davantage leur rôle évoluer de celui de l'action vers celui de la décision, puis de celui de la décision vers celui du discours de justification de la décision[16]. L'évolution, à la fois chronologique et en termes de taille de structure, du petit entrepreneur indépendant, proche de l'action productive, au statut de manager intermédiaire (cadre dirigeant, gestionnaire) puis de dirigeant éloigné des réalités du terrain (technocrate, « top manager »), pourrait alors être figurée sur le schéma suivant :

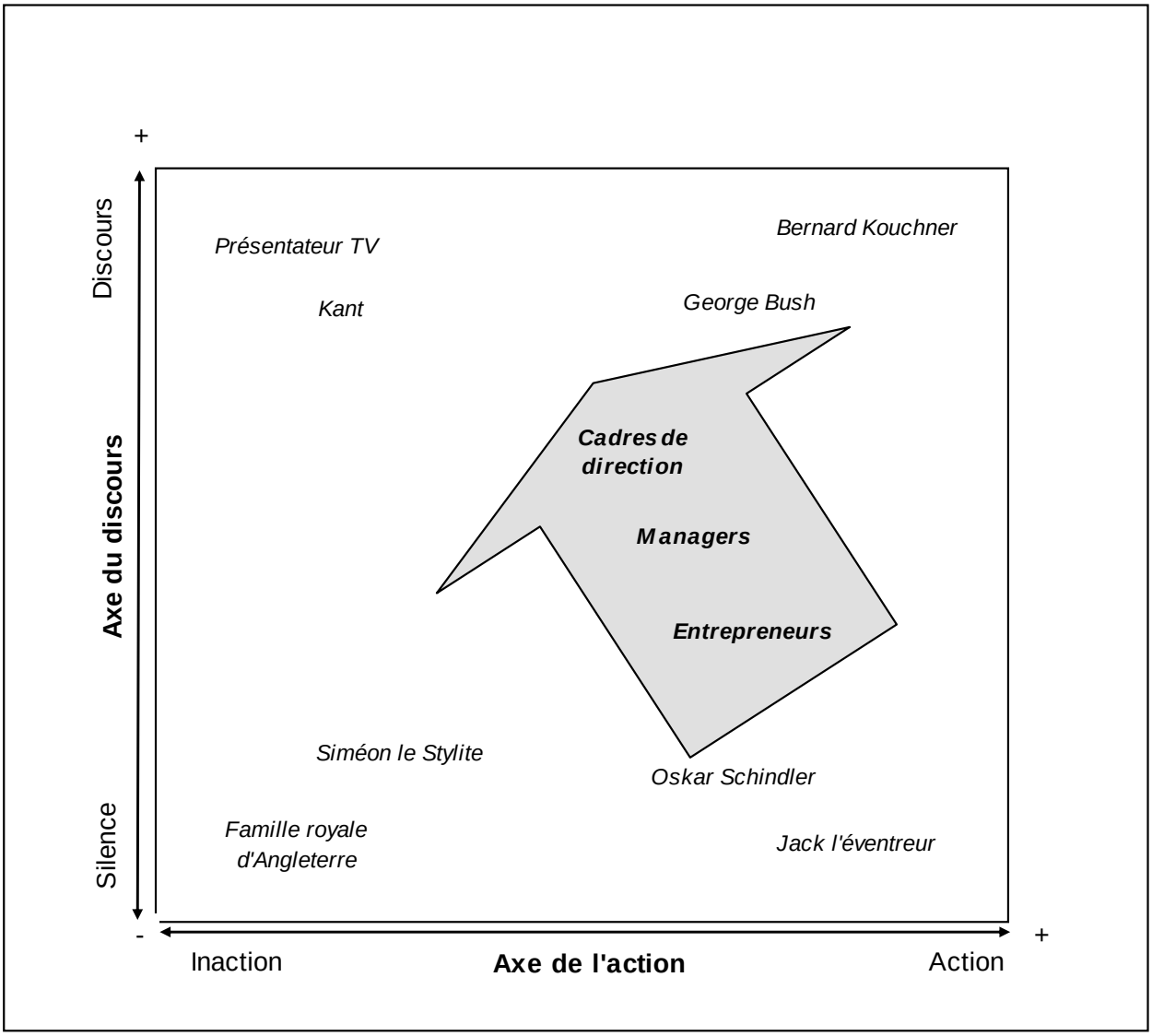


Schéma 3 – Action et discours chez les managers

Dans ces conditions, on ne sera pas étonné d'observer que désormais, le manager est davantage considéré comme un homme de communication que comme un homme d'action, comme le prouve

[15] Et c'était déjà la question posée à la source du fameux article de Turing « Computing machinery and intelligence » (1950) donnant pour ainsi dire le coup d'envoi de la recherche en intelligence artificielle.

[16] Déjà Margaret Thatcher, qui n'était pas vraiment réputée pour sa mollesse, s'est-elle vue quand elle était aux affaires surnommer « Tina », acronyme de « There Is No Alternative » : on n'a pas le choix. Ce discours –niant au demeurant presque la légitimité du pouvoir de celui qui le tient- n'est-il pas fréquemment repris par les responsables d'aujourd'hui devant justifier de tel plan de réforme ou telle réorganisation sous le critère unique de l'efficacité ?

le dénombrement de co-occurrences suivant effectué sur Internet en juin 2007 (moteur de recherche utilisé : altavista) :

Co-occurrences brutes

	Manager	Salarié
Homme d'action	403	552
Homme de décision	16	12
Homme de communication	162	72
Total	581	636

Co-occurrences sur base 100

	Manager	Salarié
Homme d'action	69	87
Homme de décision	3	2
Homme de communication	28	11
Total	100	100

Profils colonne sur co-occurrences base 100

	Manager	Salarié
Homme d'action	44%	56%
Homme de décision	59%	41%
Homme de communication	71%	29%

Tableau 1 – Action, décision et communication chez les salariés et les managers

On le voit bien dans le troisième tableau : c'est plutôt le salarié que le manager qui est désormais considéré du côté de l'action (ne dit-on pas « exécutant » ?) et le manager, s'il domine légèrement le salarié du point de vue de la décision, se distingue surtout par sa très nette propension à être reconnu très majoritairement comme un homme de communication[17].

Comme l'affirme Houellebecq, « Ce n'est pas très difficile de travailler dans un bureau, il suffit d'être un peu méticuleux, de prendre des décisions rapidement, et de s'y tenir. J'avais vite compris qu'il n'est pas forcément nécessaire de prendre *la meilleure décision*, mais qu'il suffit, dans la plupart des cas, de prendre *une décision quelconque*, à condition de la prendre rapidement » (Houellebecq, 2001, p. 191). On pourrait ajouter qu'il faut encore être à même de défendre cette décision, de la commenter, de la justifier, si possible par rapport aux supposées contraintes de l'environnement. Si l'on prend l'exemple d'un autre personnage du même roman, on remarquera que : « Quoique Marie-Jeanne ne fasse à proprement parler rien, son travail est en réalité plus complexe[18]: elle doit se tenir au courant des mouvements, des réseaux, des tendances ; ayant assumé une responsabilité culturelle, elle peut se voir en permanence soupçonnée d'immobilisme, voire d'obscurantisme ; c'est un danger dont elle doit se prémunir, et par là même prémunir l'institution. » (Houellebecq, 2001, p. 23). Il est donc capital d'être capable de mettre une grande proportion de sa force de travail (en fait, sa quasi-totalité) au service de la justification potentielle

[17] Cela fait évidemment une grosse différence avec le passé. Autrefois, les chefs d'équipe étaient maîtres de métier avant d'accéder aux fonctions d'encadrement, autrement dit ils étaient capables de réaliser eux-mêmes, et même avec un savoir-faire reconnu, ce qu'ils demandaient ensuite à leurs ouvriers de réaliser. Désormais, les jeunes diplômés pouvant accéder directement à des postes d'encadrement après leurs études, il leur arrive le plus souvent d'avoir à diriger des personnes exécutant des tâches qu'eux-mêmes sont incapables de comprendre. L'artisanat demeure l'un des seuls contre-exemples à ce phénomène, puisque l'on y trouve encore la pratique ancestrale du compagnonnage.

[18] Dans les plus prestigieuses des écoles de commerce, on cherche explicitement à éviter autant que possible de conférer aux apprentis managers de haut niveau des connaissances techniques trop précises, caractéristiques de profils d'étudiants se destinant plutôt à des postes subalternes ou d'exécution. On cherche donc surtout à ne pas définir de façon trop étroite les compétences visées. La mission du Groupe HEC, par exemple, stipule que la vocation du Groupe est de « former pour les entreprises des managers à haut potentiel (…) pour appréhender dans un cadre multinational les grands enjeux sociaux, politiques et économiques ». On saurait difficilement être plus vague.

de ses choix, sans qu'on puisse en définitive toujours savoir, dans les grandes organisations, si ces choix sont les bons ou non.

On pourrait aller jusqu'à dire que dans bien des grandes organisations, la prise de décision elle-même échappe de plus en plus au manager. La décision est en effet souvent considérée comme inévitable compte tenu des procédures et contraintes qu'il convient de respecter. Dans ces conditions, la fonction de manager évolue vers celle de commentateur des choix opérés sans alternative, selon le modèle suivant :

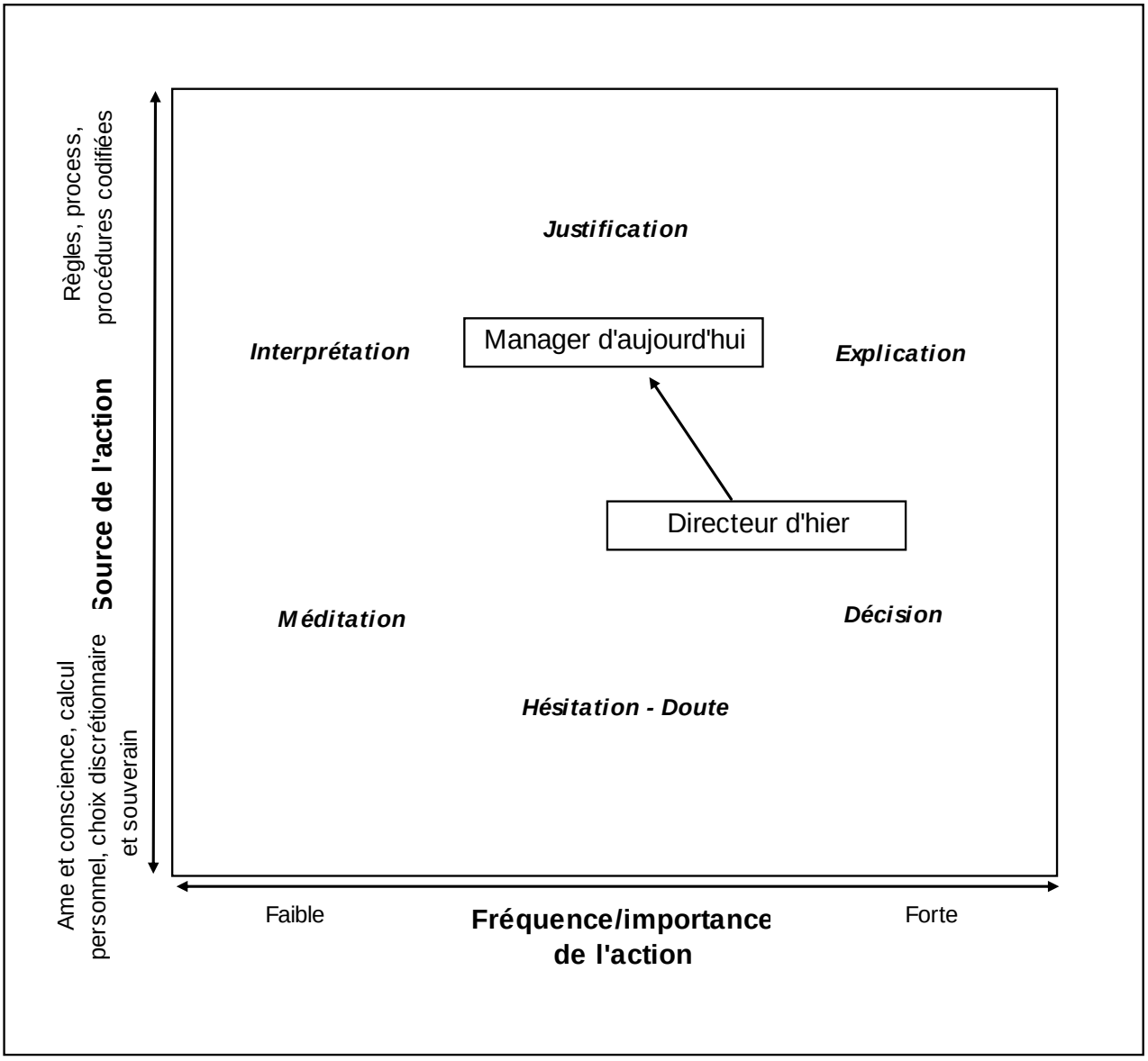


Schéma 4 – Action et discours chez les managers d'hier et d'aujourd'hui

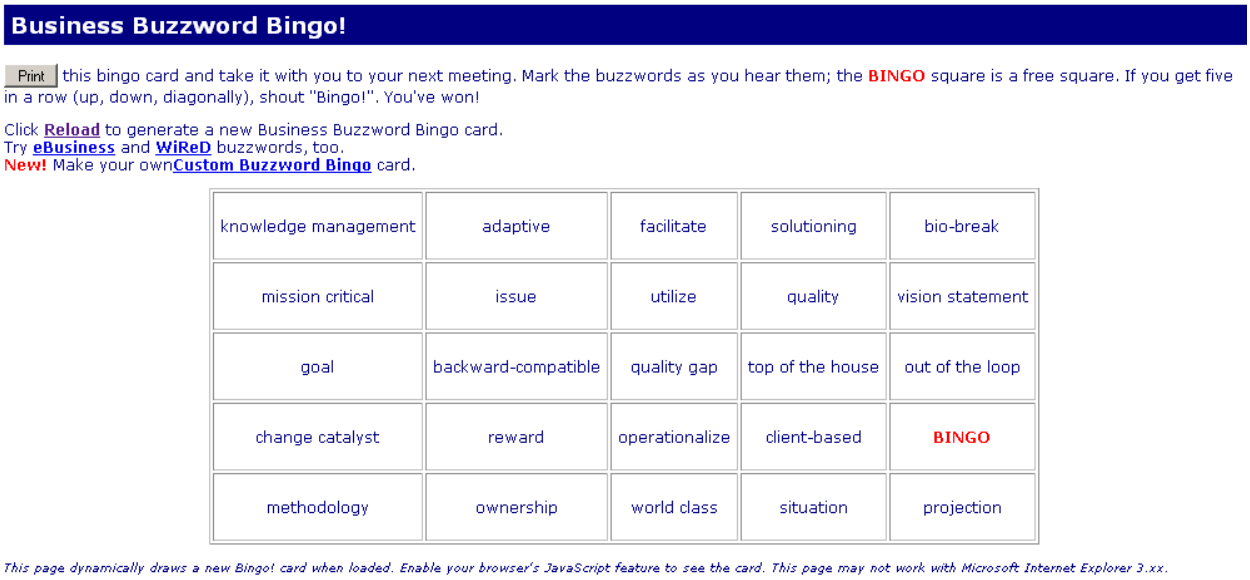
Pour voir les choses sous un angle humoristique, on peut ici rappeler la loi dite "Cohn's Law", qui stipule : "The more time you spend in reporting on what you are doing, the less time you have to do anything. Stability is achieved when you spend all your time reporting on the nothing you are doing."

Pour toutes ces raisons, l'espace des organisations offre un terrain idéal de développement des effets de mode de langage, se focalisant en particulier sur les termes vagues ou indéfinissables. En management, on est ainsi successivement passés, en quelques années, d'une fixation sur la qualité, à une autre sur l'excellence. Puis il s'est agi de réorganisation, le plus souvent appelé « reengineering ». On n'a pas oublié non plus le benchmarking, le knowledge management, ni

l'orientation compétences ; pas plus que le développement durable ou la responsabilité sociale ; sans compter que l'humanisme n'est pas mal non plus…[19]

Tout cela est bientôt devenu si caricatural[20] que des générateurs de charabia se sont mis à circuler sur internet, permettant de produire à la demande de longues phrases d'apparence très docte mais en vérité dépourvues de sens[21].

Dans des registres voisins, on peut télécharger des cartes de bingo contenant des termes à cocher pendant les réunions ennuyeuses (buzzword bingo) ou, d'une façon plus utilitaire, télécharger des petits textes rédigés par d'autres et permettant de défendre son point de vue en étant sûr de ne pas ignorer un argument à la mode (oboulo.com, 2007).



Business Buzzword Bingo!

Print this bingo card and take it with you to your next meeting. Mark the buzzwords as you hear them; the **BINGO** square is a free square. If you get five in a row (up, down, diagonally), shout "Bingo!". You've won!

Click **Reload** to generate a new Business Buzzword Bingo card.
Try **eBusiness** and **WiReD** buzzwords, too.
New! Make your own**Custom Buzzword Bingo** card.

knowledge management	adaptive	facilitate	solutioning	bio-break
mission critical	issue	utilize	quality	vision statement
goal	backward-compatible	quality gap	top of the house	out of the loop
change catalyst	reward	operationalize	client-based	BINGO
methodology	ownership	world class	situation	projection

This page dynamically draws a new Bingo! card when loaded. Enable your browser's JavaScript feature to see the card. This page may not work with Microsoft Internet Explorer 3.xx.

Figure 2 – Site web sur de « buzzword bingo »

[19] Déjà dans les années 1970, Lauzier avait publié dans ses « Tranches de vie » de savoureux dialogues où il ironisait sur tous les langages du pouvoir, dont les discours d'entreprise constituaient une instance particulière. On pourra, par exemple, se référer à « la Pantifle » (1979). Frédéric Beigbeder a repris plus récemment la même veine critique, dans son style publicitaire des années 1990, dans son roman « 99 F » (Beigbeder, 2000).

[20] car la tendance à procéduraliser a ceci de bien qu'elle est elle-même formalisable, les mathématiciens le savent depuis qu'ils s'intéressent aux fonctions récursives.

[21] Par exemple : « Quelle que soit la dualité de la situation conjoncturelle, il est nécessaire de se préoccuper de la globalité des problématiques déjà en notre possession.» généré automatiquement sur w3perl.com (2007). On peut aussi consulter, entre autres, charabia.net (2007):

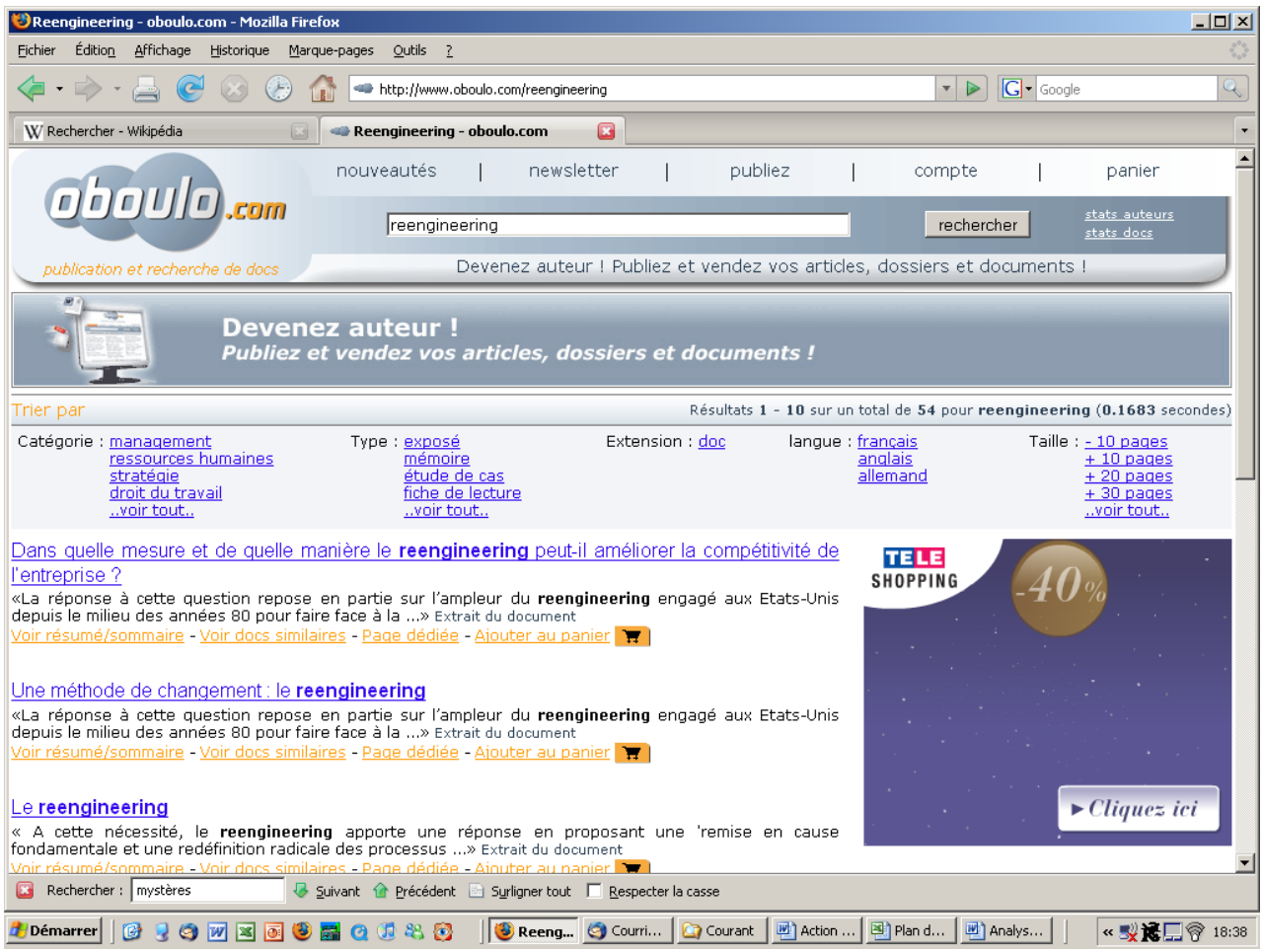


Figure 3 – Site web sur le reengineering

Tout ceci n'est pas trop gênant pour les organisations tant que le discrédit portant sur les managers n'est pas trop apparent, donc que les apparences sont sauves. Si la mention de leurs exagérations verbales se fait sur le ton bon enfant de l'humour potache ou des plaisanteries d'initiés, les principaux intéressés seront cléments car d'un certain point de vue, tout le monde est concerné, ce n'est qu'une question de degré. On n'aurait guère attendu d'un « capo » des camps qu'il dénonçât la barbarie concentrationnaire.

Qui aura un jour l'audace de remarquer que le roi des managers est nu ? La critique de l'économie a commencé depuis un bon moment. Nous parlons bien là de critique épistémologique, non pas de l'opposition des différents courants économiques qui s'affrontent au sein de la discipline depuis son origine, mais du statut même de ses postulats fondamentaux, au premier rang desquels se trouve le principe d'utilité[22]. Oui, la critique de l'économie a commencé, même si celle-ci ne peut évidemment se refuser du jour au lendemain à son rôle traditionnel d'alibi du politique par le moyen de l'argument d'autorité. La critique de l'économie a commencé, mais celle du management reste à élaborer[23].

Pour conclure sur ce point, en principe facile à comprendre, qui correspond à l'expérience vécue de la plupart des cadres moyens, on terminera sur une nouvelle citation de Houellebecq, illustrant les aberrations des discours incompréhensibles à la croisée des grandes organisations –publiques,

[22] La critique de l'économie vient même, si l'on y regarde de plus près, de ses plus brillants représentants : Pareto, Marshall, Hayek, Stiglitz, Sen. Bernard Maris (2003) en donne la liste assortie de nombreux exemples en particulier ses trois premiers chapitres.

[23] Nous parlons ici d'une critique interne, scientifique, rigoureusement appareillée sur le plan théorique, et non d'une série d'objurgations non réfutables à la manière d'une Viviane Forrester dans « l'Horreur économique » dont la forme lyrique sincère mais creuse tend à affaiblir le contenu. Le travail de Boltanski et Chiapello (1999, chapitre I) constitue peut-être un premier pas significatif dans ce sens, notamment en ce qu'il met en évidence la dimension idéologique normative non dite présente dans les discours de management.

privées, marchandes et non marchandes- puisqu'il s'agit d'une scène concernant un prestataire informatique appelé à travailler pour le compte d'un grand Ministère :

« Avant de m'installer dans ce bureau, on m'avait remis un volumineux rapport intitulé Schéma directeur du plan informatique du ministère de l'Agriculture. Là non plus, je ne vois pas pourquoi. Ce document ne me concernait en rien. Il était consacré, si j'en crois l'introduction, à un " essai de prédéfinition de différents scenarii archétypaux, conçus dans une démarche cible - objectif ". Les objectifs, eux-mêmes " justifiables d'une analyse plus fine en termes de souhaitabilité ", étaient par exemple l'orientation de la politique d'aide aux agriculteurs, le développement d'un secteur para-agricole plus compétitif au niveau européen, le redressement de la balance commerciale dans le domaine des produits frais... Je feuilletai rapidement l'ouvrage, soulignant au crayon les phrases amusantes. Par exemple : " Le niveau stratégique consiste en la réalisation d'un système d'informations global construit par l'intégration de sous-systèmes hétérogènes distribués. " Ou bien : " Il apparaît urgent de valider un modèle relationnel canonique dans une dynamique organisationnelle débouchant à moyen terme sur une database orientée objet. " Enfin une secrétaire vint me prévenir que la réunion se prolongeait, et qu'il serait malheureusement impossible à son chef de me recevoir aujourd'hui.

Eh bien je suis reparti chez moi. Moi, du moment qu'on me paye, ha ha ha !... » (Houellebecq, 1998, p. 28)

III - Les conséquences de la surcommunication

Toutes ces remarques relèvent du diagnostic du phénomène, du relevé de ses symptômes. Or il est tout aussi urgent de s'intéresser à ses conséquences.

La première conséquence de la multiplication de l'information est de l'ordre de la réaction de satiété, puis de lassitude, voire d'écoeurement[24]. A partir d'un certain seuil d'exposition, on n'est plus frappé que par le surprenant, puis par l'exceptionnel, puis par rien. Il est amusant de constater à ce propos à quel point presque toutes les émissions de divertissement prétendent aujourd'hui proposer de l'exceptionnel : chaque soirée est « spéciale » (flash spécial disparition de Luciano Pavarotti, célébration des 50 ans de l'Eurovision, grande rétrospective des 50 plus grands fous-rires de la télévision), chaque étape d'un jeu est « cruciale », comme ces reality-shows à élimination où disparaissent à chaque fois les héros éphémères fabriqués quelques jours auparavant.

La seconde réaction est celle, paradoxale, du réenchantement du monde théorisée par Michel Maffesoli. On le sait, le désenchantement du monde (expression de Max Weber reprise en France par Marcel Gauchet) désigne le processus d'abandon des croyances naïves, de disparition de la pensée magique, supposés accompagner l'avènement de l'âge critique, celui de la raison et de l'éducation laïques, culminant déjà avec la « mort de Dieu » prophétisée par Nietzsche. Selon une lecture pessimiste de Maffesoli[25], le réenchantement du monde désignerait une opération de réaction face au désenchantement, une sorte de résurrection de la pensée magique prenant appui, non sur le monde naturel, mais sur celui des médias. Ainsi, la jeune génération vivrait dans un univers naïf, celui de l'image et de la superficialité, où les émotions sont réelles même si elles ne se fondent sur aucune histoire ou aucune réalité, où le succès est synonyme de vérité et la célébrité l'expression majeure de la réussite.

L'avènement de la télévision-réalité, l'extraordinaire puissance commerciale des marques de vêtement et de cosmétiques, tendraient à apporter un certain crédit à cette thèse, que l'on peut illustrer par le schéma suivant :

[24] Ce qu'on décrit ici du point de vue cognitif trouve un parallèle dans la dimension affective : "L'amour comme innocence et comme capacité d'illusion, comme aptitude à résumer l'ensemble de l'autre sexe à un seul être aimé, résiste rarement à une année de vagabondage sexuel, jamais à deux." (Houellebecq, 1998, p. 114)

[25] Philippe Muray (1998 à 2006) reprend abondamment ces thèses dans ses « Exorcismes Spirituels », son mannequin théorique Homo Festivus passant son temps à s'émerveiller de toutes les trouvailles, même les plus absurdes, de la modernité.

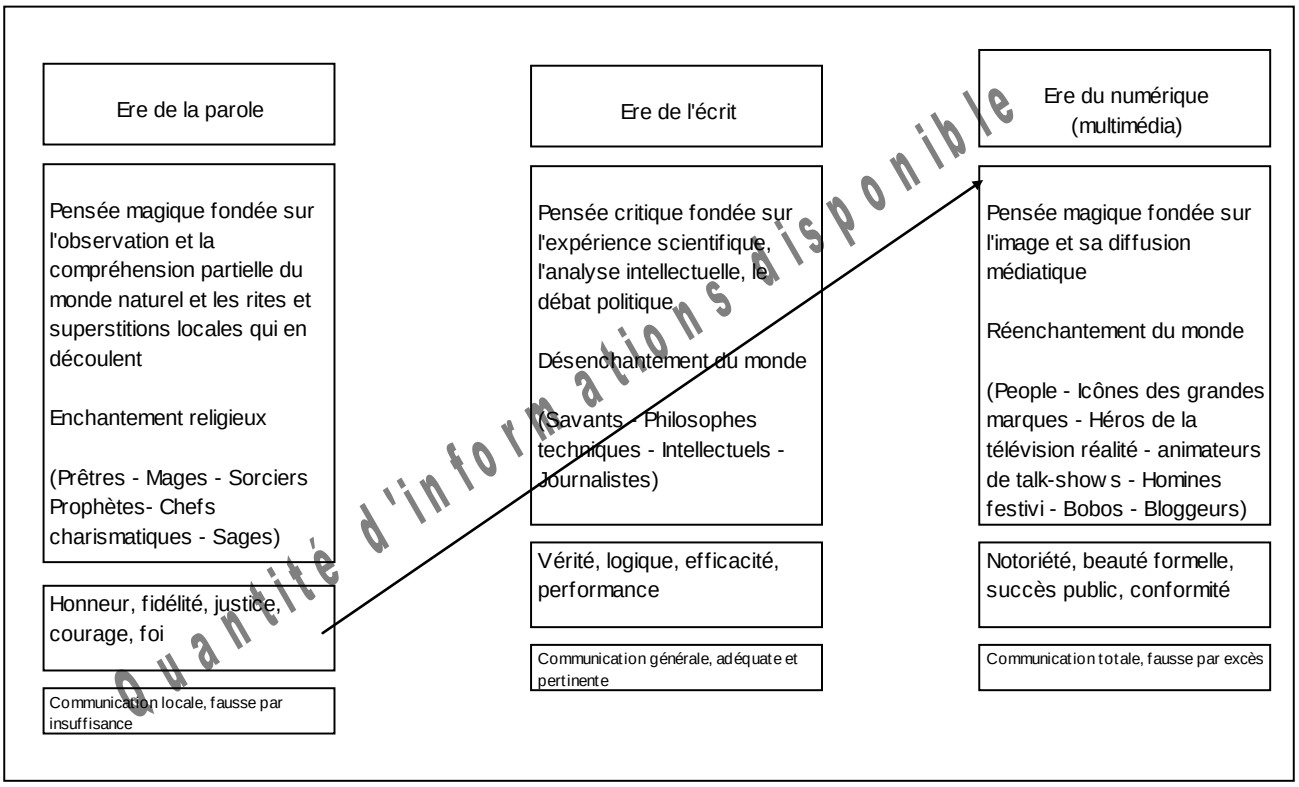


Schéma 5 – Evolution de la quantité d'information disponible

Pourquoi ce réenchantement ? Tout simplement parce qu'avec la communication, à partir d'un certain stade de décollement avec la réalité (expliqué plus haut), tout devient possible. Les productions délibérément fausses, mais agréables, rassurantes ou amusantes se reproduisent davantage que les informations vraies, mais difficiles à saisir[26]. L'abondance des « fakes » sur internet en atteste.

Lorsqu'on communique en effet, et en particulier lorsque la communication est émise dans un objectif commercial ou d'image, soit dans la grande majorité des cas, il est tentant de ne mettre en avant que les attributs positifs d'une réalité, sans parler de ses contrepoints négatifs. L'absence de censure aidant, c'est à une véritable débauche d'autosatisfaction, de louanges auto-décernés et de vantardises assumées à laquelle on assiste. Seuls les sages sont prêts à accorder autant de considération aux aspects les plus sordides (mais tout aussi vrais) de la réalité qu'à ses aspects les plus valorisants[27]. Le Koan zen suivant l'illustre parfaitement (Tsai Chih Chung, 1990).

[26] Voir à ce sujet Lipovestky (1983).

[27] Rien n'est plus utile que de rappeler ici le développement central de la notion de kitsch selon Kundera (1984, p. 350) :
« Ce n'est qu'en 1980, par un article publié dans le Sunday Times, qu'on a appris comment est mort le fils de Staline, Iakov. Prisonnier de guerre en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale, il était interné dans le même camp que des officiers anglais. Ils avaient des latrines communes. Le fils de Staline les laissait toujours sales. Les Anglais n'aimaient pas voir leurs latrines souillées de merde, fût-ce de la merde du fils de l'homme alors le plus puissant de l'univers. Ils le lui reprochèrent. Il en prit ombrage. Ils répétèrent leurs remontrances, l'obligeant à nettoyer les latrines. Il se fâcha, se disputa avec eux, se battit. Finalement, il demanda audience au commandant du camp. Il voulait qu'il arbitre leur différend. Mais l'Allemand était trop imbu de son importance pour discuter de merde. Le fils de Staline ne put supporter l'humiliation. Proférant vers le ciel d'atroces jurons russes, il s'élança vers les barbelés sous courant à haute tension qui entouraient le camp. Il se laissa choir sur les fils. Son corps qui ne souillerait plus jamais les latrines britanniques y resta suspendu.
Le fils de staline n'a pas eu la vie facile. Son père l'engendra avec une femme dont tout indique qu'il finit par la fusiller. Le jeune Staline était donc à la fois fils de Dieu (car son père était vénéré comme Dieu) et damné par lui. Les gens en avaient doublement peur : il pouvait leur nuire par son pouvoir (il était tout de même le fils de Staline) et par son amitié (le père pouvait châtier l'ami à la place du fils réprouvé).
La damnation et la condition de privilégié, le bonheur et le malheur, personne n'a senti plus concrètement à quel point ces oppositions sont interchangeables et combien la marge est étroite entre les deux pôles de l'existence humaine.
Tout au début de la guerre il fut capturé par les Allemands et voilà que d'autres prisonniers, membres d'une nation pour laquelle il avait toujours éprouvé une antipathie viscérale parce qu'elle lui paraissait incompréhensiblement fermée, l'accusaient d'être sale. Lui qui portait sur ses épaules le drame le plus sublime qui se puisse concevoir (il était à la fois fils de Dieu et ange déchu), fallait-il qu'il fût maintenant jugé, et pas pour des choses nobles (en rapport avec Dieu et les anges) mais pour de la merde ? Le plus noble drame et le plus trivial incident sont-ils si vertigineusement proches ?

Vertigineusement proches ? La proximité peut-elle donc donner le vertige ?
Certainement. Quand le pôle Nord se rapprochera du pôle Sud presque au point de le toucher, la planète disparaîtra et l'homme se retrouvera dans un vide qui l'étourdira et le fera céder à la séduction de la chute.
Si la damnation et le privilège sont une seule et même chose, s'il n'y a pas de différence entre le noble et le vil, si le fils de Dieu peut être jugé pour de la merde, l'existence humaine perde ses dimensions et devient d'une insoutenable légèreté. Alors le fils de Staline s'élance vers les barnelés électrifiés pour y jeter son corps comme sur le plateau d'une balance qui monte pitoyablement, soulevé par l'infinie légèrté d'un monde devenu sans dimensions.
Le fils de Staline a donné sa vie pour de la merde. Mais mourir pour de la merde n'est pas une mort dénuée de sens. Les Allemands qui ont sacrifié leur vie pour étendre le territoire de leur empire plus à l'est, les Russes qui sont morts pour que le puissance de leur pays porte plus loin vers l'ouest, oui, ceux-là sont morts pour une sottise et leur mort est dénuée de sens et de toute portée générale. En revanche, la mort du fils de Staline a été la seule mort métaphysique au milieu de l'universelle bêtise de la guerre.
Quand j'étais gosse et que je feuilletais l'Ancien Testament raconté aux enfants et illustré de gravures de Gustave Doré, j'y voyais le Bon Dieu sur un nuage. C'était un vieux monsieur, il avait des yeux, un nez, une longue barbe et je me disais qu'ayant une bouche il devait aussi manger. Et s'il mangeait, il fallait aussi qu'il eût des intestins. Mais cette idée m'effrayait aussitôt, car j'avais beau être d'une famille plutôt athée, je sentais ce que l'idée des intestins du Bon Dieu avait de blasphématoire.
Sans la moindre préparation théologique, spontanément, l'enfant que j'étais alors comprenait donc déjà qu'il y a incompatibilité entre la merde et Dieu et, par conséquent, la fragilité de la thèse fondamentale de l'anthropologie chrétienne selon laquelle l'homme a été créé a l'image de Dieu. De deux chose l'une : ou bien l'homme a été créé a l'image de Dieu et alors Dieu a des intestins, ou bien Dieu n'a pas d'intestins et l'homme en lui ressemble pas.
Les anciens gnostiques le sentaient aussi clairement que moi dans ma cinquième année. Pour trancher ce problème maudit, Valentin, Grand Maître de la Gnose du IIe siècle affirmait que Jésus « mangeait, buvait, mais ne déféquait point ».
La merde est un problème théologique plus ardu que le mal. Dieu a donné la liberté à l'homme et on peut admettre qu'il n'est pas responsable des crimes de l'humanité. Mais la responsabilité de la merde incombe à celui qui a créé l'homme, et à lui seul. »

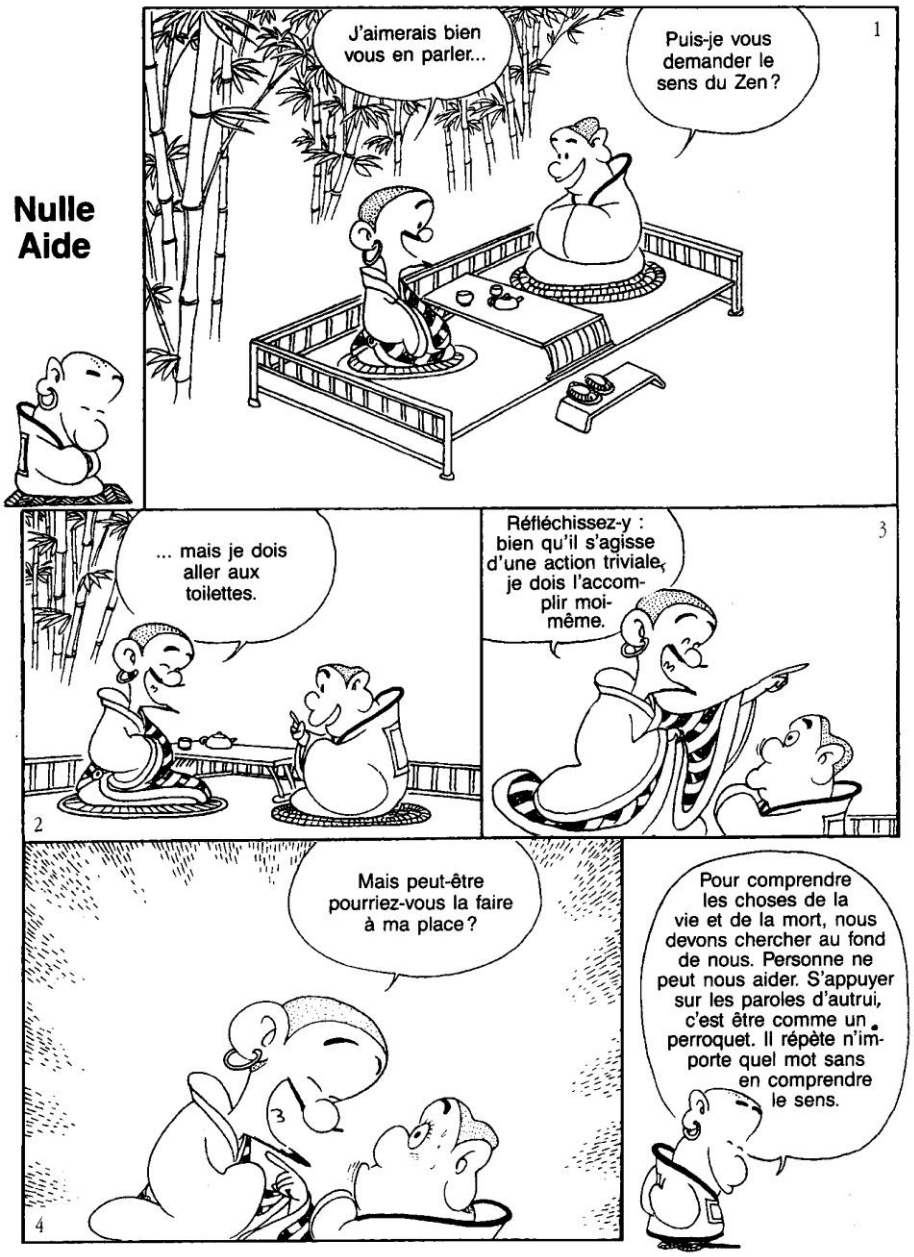


Figure 4 – Zen et trivialité

Ce qui paraît intéressant dans cette petite histoire illustrée, c'est que seul le Verbe semble pouvoir risquer de dévier de la neutralité. La réalité, dans sa dimension prosaïque, ramène l'homme à la vérité de sa condition. Le monde de l'action est non biaisé. On n'a qu'à planter un clou pour s'en convaincre. La chance intervient peu, le commentaire pas du tout. Si on vise mal, on peut prétendre ce qu'on veut : on se tape sur les doigts, c'est tout. Au contraire, le monde du langage, si l'on en revient à la distinction des dualistes, risque en permanence de « dévisser », de dévier vers des considérations théoriques artificielles sur lesquelles tout le monde pourra s'accorder, mais qui donneront une image infidèle de la réalité[28].

C'est le cas de tous les totalitarismes[29], historiquement fondés sur des représentations simplifiées de la réalité : qu'on songe à l'idéal de pureté aryenne des Nazis, à l'art pictural naïf de l'époque

[28] Cf Philippe Muray (1990).

[29] Qui remarque, au passage, que « totalitarisme » et « globalisation » ont à peu près la même étymologie et la même signification, même s'ils n'ont pas, loin s'en faut, la même connotation. « Totalitarisme » signifie étymologiquement « système tendant à la totalité, à l'unité ». « Globalisation" literally means, the development of the integration of economic, cultural, political, and social systems through internationalization and localization. (On ne peut raisonner sur le terme français "mondialisation", qui présente des particularités culturelles qui faussent la comparaison).

soviétique, aux mécanismes simples de la Révolution Culturelle chinoise consistant à tout ramener aux préceptes du petit livre rouge, etc[30]. Comme le dit joliment Lytta Basset (régulièrement citée sur ce point par Jean-Claude Guillebaud), le contraire du mal, ce n'est pas le bien. Le contraire du mal, c'est le sens.

Or, il serait faux de penser que le développement quantitatif de l'information apporte davantage de sens. Pour les raisons évoquées plus haut, c'est le contraire qui se produit : trop d'information tue l'information. Si bien que si l'on retenait l'hypothèse d'une conspiration visant à simplifier la représentation du monde, à des fins de contrôle commercial et politique par exemple[31], le développement de l'information ne devrait pas être envisagé comme un frein, mais bien comme un moteur, de cette conspiration.

Il fut un temps où il était légitime de penser qu'un contrôle plus grand des citoyens ne pourrait être obtenu qu'en contrepartie d'un appauvrissement de l'information délivrée. C'est le cas canonique de *1984*[32], roman d'Orwell dans lequel la Novlangue substitue progressivement à la langue ancienne un vocabulaire limité, permettant de moins en moins le libre exercice de sa pensée. Dans ce roman, l'information est centralisée, et fortement contrôlée par le Miniver (ministère de la Vérité). Aujourd'hui, la réalité qui nous entoure est plus complexe. S'il existe en effet des formes de contrôle du langage (politiquement correct, propriété intellectuelle restrictive) et des formes de simplification du vocabulaire (si le lexique officiel s'enrichit chaque année de nouveaux termes, la langue parlée, en particulier dans les milieux populaires, tend plutôt à la restriction du corpus utile ; sans parler de l'émergence de langues simplifiées, comme le globish ou le langage SMS, à des fins purement utilitaires), la profusion d'information peut se révéler tout aussi destructrice. Les jargons techniques peuvent servir à masquer la vérité (médecine, droit, économie, informatique[33]). Et surtout, on l'a vu, démultiplier la quantité d'information peut être le meilleur moyen de faire disparaître l'information pertinente. Les spécialistes du renseignement le savent bien. Lorsqu'il est impossible d'empêcher la diffusion d'un message, la meilleure méthode pour empêcher qu'il soit reçu ou compris est de le noyer sous d'autres messages. Ces techniques ont été largement utilisées pendant la seconde guerre mondiale. Ne pouvant empêcher la diffusion par ondes radios de certains messages codés, les services de contre-espionnage pouvaient au moins diffuser eux-mêmes d'autres messages contradictoires, rendant plus difficile la détection des messages pertinents et la certitude de leur authenticité[34]. Aujourd'hui encore, la meilleure façon de lutter contre la rumeur peut-être la contre-rumeur, à l'origine et la valeur tout aussi difficile à déterminer, et au contenu contraire.

Quoi qu'il en soit, on peut admettre qu'à l'époque moderne, tous les individus avides de reconnaissance communiquent beaucoup, énormément, de plus en plus, et que ce faisant, ils courent deux risques grandissant :

- Celui de l'usure, qui finit par affaiblir la crédibilité du message (succession Giscard d'Estaing, Mitterrand, Chirac sur le chômage, par exemple) : c'est le syndrome du beau-parleur[35]
- Celui de l'incohérence entre les actes et les discours (Bush qui discourt sur la liberté, Noël Forgeard qui discourt sur la performance) : c'est le risque de l'hypocrisie, le syndrome de Tartuffe

[30] Toute la notion de kitsch selon Kundera, l'une des constantes de son œuvre examinée successivement sous l'angle de la production artistique (poésie en particulier) et du pouvoir politique (dans le cas spécifique de la Tchécoslovaquie d'après guerre), peut éclairer utilement cette thèse. Voir en particulier à ce sujet le chapitre VI-5 de l'Insoutenable légèreté de l'être.

[31] Hypothèse dont le raisonnement logique n'a nul besoin. Il se peut très bien que la simplification dans la représentation du monde soit une réalité que personne n'a voulue, mais qui accompagne, cohabite et provoque, en un mot qui vive en bonne entente voire en symbiose, avec les autres évolutions tendancielles majeures de la société : mondialisation des échanges, matérialisme, communautarisme, etc.

[32] On en retrouve les prémisses caricaturales dans Zamiatine (1920).

[33] Le sketch comique des *Inconnus* sur les langages en est la meilleure illustration ; plus sérieusement, on pourra se référer aux « impostures intellectuelles » dénoncées par Alan Sokal et René Bricmont dans le champ des sciences sociales (1997).

[34] Watzlawick (1976, chapitres 12 et 13).

[35] Dans la liste des 50 personnalités préférées des français publiée en décembre 2007, le premier homme politique en activité, Nicolas Sarkozy, arrive en 32ème position, derrière 10 chanteurs, 4 sportifs, et de nombreux présentateurs et acteurs. La liste ne comprend aucun chef d'entreprise. « Qu'était un banquier, un ministre, un chef d'entreprise par rapport à un acteur de cinéma ou à une rock star ? Financièrement, sexuellement et à tous points de vue un zéro ». (Houellebecq, 1999, p. 193)

Face à ces risques, la philosophie zen enseigne qu'il ne faudrait jamais dissocier le discours de la réalité, et que nul n'est supposé donner ou recevoir de leçons qu'il ne puisse assortir d'une action cohérente (Tsai Chih Chung, 1990) :

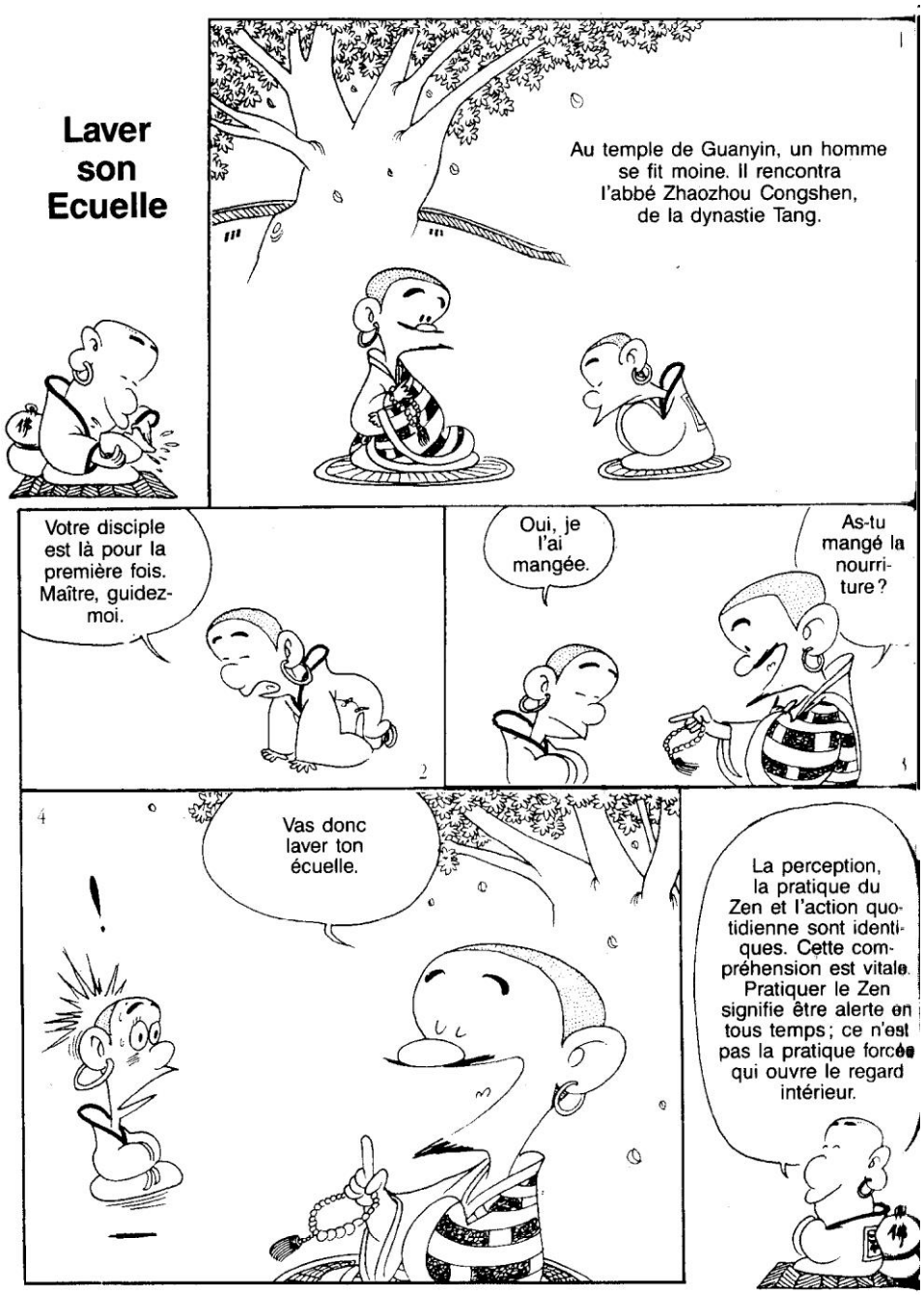


Figure 5 – Zen et action

Cependant, nos contemporains, qui ne sont pas tous des maîtres zen, n'ont pas tous la même approche de la situation. Face au développement de la communication dans sa dimension quantitative et dans ses enjeux politiques et commerciaux, face aussi aux critiques d'hypocrisie ou d'impuissance qui en découlent, deux grandes écoles semblent s'être développées :

- la première vise à abolir toute contradiction entre communication et action par englobement, c'est-à-dire non seulement en acceptant, mais en revendiquant en permanence toute référence à la réalité : c'est ce qu'on pourrait appeler l'idéologie paradoxale du pragmatisme
- la seconde vise à prétendre que la communication est action, et qu'il n'y a donc pas lieu de les opposer. C'est ce que propose la thèse de John Austin à propos des discours performatifs. Les hommes de communication seraient des hommes d'action au même titre que les autres, voire plus importants que les autres au sens où leur action sur le monde aurait souvent un impact important.

Nous allons successivement examiner ces deux réponses possibles, ainsi que leurs limites.

La stratégie de la dévotion affichée au réel : le cas exemplaire de Jean-Pierre Raffarin

La première stratégie de défense contre les accusations d'impuissance du discours organisationnel consiste en un retournement paradoxal : il s'agit de se mettre en apparence du côté des accusateurs, en se faisant soi-même l'apologue permanent de la réalité contre le discours. On adopte donc un positionnement systématiquement pragmatique, on disqualifie officiellement toutes les idéologies quelles qu'elles soient au motif de leur idéalisme abstrait, et en même temps bien sûr… on essaie de faire oublier d'une part que ce faisant, on reste soi-même dans l'ordre du discours, et d'autre part le pragmatisme est aussi une idéologie, et même l'une des plus solides, cohérentes et donc inattaquables qui soit.

Le discours pro-pragmatique constitue en effet une stratégie de défense redoutable, une sorte d'arme médiatique ultime, principalement en vertu de sa résistance à toute tentative d'analyse construite :

- D'une part parce que, abondant par principe dans le sens de sa propre critique, il a un côté irréfutable[36]
- D'autre part parce que la dimension idéologique du pragmatisme est largement insaisissable[37], pour des raisons qui tiennent à sa définition même.

Cette définition, en voici une esquisse : « Le pragmatisme est plus une attitude philosophique qu'un ensemble de dogmes. « Pragmatisme », vient du grec pragmata, action, ce qui atteste du souci d'être proche du concret, du particulier, de l'action et opposé aux idées abstraites et vagues de l'intellectualisme. Il s'agit en fait d'une pensée radicalement empiriste: la notion d'effet pratique est étroitement liée à la question de savoir quels effets d'une théorie sont attendus dans l'expérience.

La maxime pragmatiste consiste à se demander, pour résoudre une controverse philosophique : quelle différence cela ferait en pratique si telle option plutôt que telle autre était vraie? Si cela ne fait aucune différence en pratique, c'est que la controverse est vaine. En effet, toute théorie, aussi subtile soit-elle, se caractérise par le fait que son adoption engendre des différences en pratique. » (wikipedia.com, 2007d).

Il va de soi qu'une telle attitude philosophique conduit à une dissolution de l'idée de vérité et à l'avènement d'un relativisme pleinement compatible avec la notion de « struggle for life » : dynamique du changement permanent, multiplication des mutations aléatoires, survie et reproduction des plus aptes, à leur tour menacés par les générations suivantes.

En somme, le pragmatiste peut rarement être mis en défaut car il se définit par principe comme étant toujours du côté de celui qui a raison. C'est un peu comme un supporter sportif qui changerait

[36] On n'est pas loin de l'usage de la notion de réfutabilité comme critère de scientificité Poppérien.

[37] On peut établir un parallèle saisissant entre la difficulté qu'il y a à établir la critique de la « pensée unique » (le terme ayant précisément été généré par ce qu'il s'agit de critiquer) et la difficulté qu'il y a à s'opposer aux valeurs dominantes de la modernité, en particulier du fait de la place faite aux valeurs de tolérance, d'ouverture et de relativisme (voir à ce propos l'indispensable analyse de Jacques Ellul (1967), mettant en évidence la façon dont la bourgeoisie au sens contemporain constitue une classe échappant à toute critique du fait de la généralisation des valeurs sur lesquelles elle repose : progrès technique, hédonisme, aversion aux extrémismes).

d'équipe à encourager de façon à toujours acclamer celle qui gagne : ce qu'il perd en cohérence, il le gagne en succès. Seul un rapport au temps solide, une mémoire durable, permettrait de le confondre ; ce n'est donc pas un hasard si cette attitude philosophique se généralise au moment même où le temps s'accélère, où l'urgence médiatique efface chaque jour le souvenir de ce qui s'est produit la veille (sauf à l'occasion de célébrations d'anniversaires ou de jubilés eux-mêmes instantanés), et où l'apologie du changement (occasionnellement renommé « progrès » ou « modernisation » pour le rendre plus acceptable) devient si naturelle que celui-ci est considéré comme allant de soi [38].

La question reste cependant posée de savoir si oui ou non le pragmatisme peut être considéré comme une idéologie. Si la réponse à cette question devait être positive, on ne pourrait que défendre l'idée paradoxale suivante : le pragmatisme, unique l'idéologie de la non idéologie, ne serait politiquement compatible qu'avec le libéralisme, l'unique forme d'organisation du pouvoir tolérant –et de ce fait diluant et recyclant- toute critique ; la filiation spirituelle Stuart Mill – Adam Smith constituant son substrat théorique.

Que cette idéologie ne dise pas son nom ne doit pas surprendre : les idéologies dominantes ne se voient pas toujours de l'intérieur. Que ce soit, dans la fiction, les Etats totalitaires décrits dans les deux romans classiques d'anticipation *1984* et *Le meilleur des Mondes* ; que ce soit plus loin en arrière dans l'histoire de la littérature *Nous Autres*, de Zamiatine, ou plus près de nous dans l'histoire réelle le cas de la Corée du Nord de Kim Il Sun ou du Turkmenistan de Niazov, il est récurrent que les formes, parfois caricaturales, du totalitarisme ne soient visibles que de l'extérieur, alors que de l'intérieur, elles semblent constituer une sorte d'état naturel de la société : en somme, la seule norme de référence. Or la pensée unique a ceci de particulier qu'elle n'a pas d'extérieur, pas de point d'appui à partir duquel on pourrait élaborer sa critique. La meilleure preuve en est que le concept même de pensée unique est complaisamment utilisé par la plupart des commentateurs appointés du pouvoir[39][40]. En soi, le concept est déjà sujet à polémique, en ce que, réduisant plusieurs réalités distinctes sous le même vocable il est plutôt de nature à confondre la pensée qu'à l'éclairer. En quoi la pensée unique du libéralisme serait-elle la même que la pensée unique du gauchisme ? Il s'agit en réalité sans doute de deux orthodoxies, mais de deux orthodoxies distinctes, qu'il importe autant de différencier que de comparer si l'on veut élaborer les termes d'une dialectique structurée, sous peine de tomber dans ces « verbigérations » dénoncées ironiquement par Philippe Muray (2002) .

Si l'on devait choisir un personnage emblématique pour illustrer l'idéologie du pragmatisme, ce pourrait être Jean-Pierre Raffarin. Celui-ci semble en effet avoir tout fait, au moment de son accession au pouvoir, pour mettre en avant son expérience de l'entreprise, de façon à accréditer l'idée d'une capacité à agir au plus près des réalités économiques. Ce faisant, il ne faisait pourtant qu'appliquer les principes du marketing différencié, mettant en quelque sorte en avant le « plus produit » qu'il pouvait apporter par rapport aux autres candidats potentiels au poste. Ses « raffarinades », par exemple (« La route est droite, mais la pente est forte » ou « The Yes needs the

[38] Pour reprendre, ne serait-ce que les titres de certains articles de Philippe Muray : Au sujet des mutations aléatoires « N'importe quoi, n'importe où, n'importe comment » ; Au sujet de la culture de la nouveauté « Moderne contre moderne » ; Au sujet de l'approbation de l'inévitable « Oui-oui au pays du oui ».

[39] Son origine remonte à Ignacio Ramonet, dans un éditorial du Monde Diplomatique de 1995. Il a été largement popularisé par Jean-François Kahn dans son livre « La pensée unique » de 2000. Comme le souligne Wikipédia (version d'octobre 2007), la notion « possède en effet un avantage rhétorique commode qui consiste à renverser la charge de la preuve : au lieu d'avoir à développer une vision cohérente et de convaincre qu'elle peut être mise en œuvre de manière réaliste, on accuse l'adversaire d'être incapable de penser à une alternative à sa solution actuelle. De ce fait, il n'existe plus aujourd'hui "une seule" pensée unique mais plusieurs. Gustave Parking dit même dans une boutade : « Tout le monde est d'accord pour critiquer la pensée unique. » ». Jean-François Kahn n'a aucune raison d'échapper à la règle.

[40] Au sein d'un panthéon complet, le principe de changement devrait se trouver équilibré d'un principe symétrique de conservation. Ainsi en est-il chez les hindouistes, pour lesquels le pouvoir de Vishnou limite celui de Shiva. Dans l'idéologie Occidentale contemporaine en revanche, il semble y avoir dissymétrie : le principe de changement semble plus fréquemment doté de connotations positives (les termes « réforme », « harmonisation », « progrès », « modernisation », « innovation » dominant en nombre et en usage ceux contraire de « régression », « dégradation » et « perte ») ; alors que le principe de conservation semble presque toujours considéré comme négatif (« conservatisme », « archaïsme », « passéisme » dominant « principe de précaution », et « acquis » étant en passe de revêtir une connotation ambivalente ; Or, comme le souligne justement Houellebecq (1998, p. 169) : « Accepter l'idéologie du changement continuel c'est accepter l'idée que la vie d'un homme soit strictement réduite à son existence individuelle, et que les générations passées et futures n'aient plus aucune importance à ses yeux ».

No to win against the No ! ») tendaient à accréditer qu'on avait là affaire à un homme simple, mais doté d'un bon sens robuste.

Or, une analyse plus poussée montrerait que, plus qu'un homme d'action, Jean-Pierre Raffarin a occupé dans les entreprises des fonctions de représentation et de communication : après un passage au service marketing des cafés Jacques Vabre (produits de grande consommation, dont l'une des problématiques principales concerne l'image auprès des consommateurs), il a occupé la Direction de Bernard Krief Communication (dont l'origine est Francom, qui se définit sur leur site internet comme un « acteur de la communication institutionnelle ») ; et parallèlement, il a occupé la présidence (mais non la direction opérationnelle) du Crédit Immobilier de Poitou-Charentes. Autant dire que l'image d'homme du terrain qui lui a été attribuée assez systématiquement lors de son accession aux responsabilités politiques ne devait rien au hasard. Il s'agissait au contraire de l'aboutissement d'une stratégie d'image délibérée et construite, visant à tirer un bénéfice positif d'une image a priori négative. Raffarin souhaitait sans doute accepter l'image ringarde d'un « bouseux » pour en avoir aussi les attributs corollaires avantageux (proximité du peuple, éloignement du pouvoir jacobin). Ainsi, Raffarin devait-il être ravi de voir que dans le verbatim des évocations spontanées le concernant dans l'enquête Ipsos de juin 2002, on trouve l'image « Raffarin en bottes » ou « il ne fait pas Fabius, ne fait pas apparatchik » ; ou encore que dans son portrait chinois, il soit associé à Guy Roux, l'entraîneur mythique de l'équipe de football de l'AJ Auxerre. C'est là toute sa stratégie d'image qui se trouvait validée (ipsos.fr, 2007). Bien entendu, de là à ce que le Medef souligne qu'elle "apprécie et souligne que le Premier ministre Jean-Pierre Raffarin est un homme de terrain qui a l'expérience de l'entreprise" (batiactu.com, 2007), l'évolution logique était inévitable, et plus personne ne semblait apercevoir qu'on se situait ici simplement en bout de chaîne d'une stratégie publicitaire cohérente, et qu'on ne faisait que véhiculer un message méticuleusement pensé et instruit au service d'un positionnement politique délibérément choisi.

Jean-Pierre Raffarin n'a été choisi ici que pour l'exemple : il ne s'agit pas de prétendre qu'il a été meilleur ou moins bon qu'un autre dans l'exercice de ses responsabilités. Il s'agit simplement de s'appuyer sur l'archétype qu'il représente pour illustrer la stratégie de dévotion affichée au réel, et la difficulté qu'il y a à s'y opposer. Si un tel positionnement lui interdisait probablement l'accès à la Présidence de la République (poste pour lequel les électeurs attendent peut-être plus de charisme), il lui donnait en revanche une solide légitimité pour occuper la position de Premier Ministre.

Dans les entreprises et les grandes organisations, on trouve de nombreux hommes d'appareil dont l'approche est identique : accéder au pouvoir en se réclamant systématiquement de la vérité du terrain. Si une telle méthode illustre par définition l'idéologie du pragmatisme, il arrive qu'avec le temps, son efficacité diminue, si la réalité elle-même ne s'améliore pas. L'évolution de la cote de popularité de Raffarin en donne un bon exemple. Au bout d'un certain temps, sa bonne image d'origine n'a plus suffit pas à justifier ses choix, du fait que les conséquences de ces choix étaient considérées comme négatives : de 63% d'opinions favorables en novembre 2002, Jean-Pierre Raffarin est passé à seulement 27% en mai 2005 (ipsos.fr, 2007b).

Il convient alors de s'en remettre à la seconde approche, qui plus encore que celle de la dévotion affichée au réel relève de la pensée magique : l'incantation comme mode d'action sur le monde réel.

La stratégie de négation de la différence entre discours et réalité

La seconde approche visant à défendre les hommes de communication contre les hommes d'action consiste très directement à prétendre que parler, c'est agir. D'un point de vue théorique, une telle approche repose sur la théorie de John Austin à propos des discours performatifs. Dans son ouvrage

« Quand dire c'est faire » (1962), Austin définit la notion de performativité comme caractéristique de certaines expressions qui font littéralement ce qu'elles énoncent[41].

« Les philosophes ont longtemps supposé qu'une affirmation ne pouvait que décrire un état de fait, et donc être vraie ou fausse ; autrement dit, qu'il n'y avait que des énoncés constatatifs. Austin montre cependant que les énoncés qui sont en eux-mêmes l'acte qu'ils désignent n'entrent pas dans cette catégorie. Un exemple typique d'expression performative est la phrase « Je vous déclare mari et femme » que prononce le maire lors d'un mariage. La phrase fait changer les fiancés de statut : en la prononçant le maire constitue les fiancés comme mari et femme, ils passent de l'état de fiancés à celui de mariés. Il y a donc plus dans l'énonciation de cette expression que la description d'un fait, dire cette phrase c'est accomplir un acte (autre que l'acte d'énoncer la phrase). » (wikipedia.org, 2007b)

Or de nombreux discours organisationnels (politiques, économiques ou managériaux) n'ont de sens que dans cette perspective. D'une façon assez explicite, tous les discours visant à susciter la confiance font partie de cette catégorie. En effet, leur fonction consiste principalement à agir sur le monde par le moyen de la modification de l'attitude de l'auditoire. Or, ces discours sont très nombreux à tous les étages des organisations : qu'il s'agisse pour le président de la République de stimuler la confiance des ménages lors de ses apparitions télévisées, pour un président de grande entreprise de renforcer la fidélité de ses actionnaires en préfaçant son rapport annuel, ou pour un chef d'équipe de motiver ses employés pour une plus grande efficacité au travail.

On est là sur une fonction de discours extrêmement proche de celle de la méthode Coué, sauf que dans le cas de la méthode Coué, l'attitude à modifier est celle de l'auteur du discours (il s'agit d'une méthode d'auto-suggestion). Dans le cas des discours visant à générer la confiance dans l'auditoire (et non chez le locuteur lui-même), on a plutôt affaire à un mécanisme qui s'apparente à ce que les économistes appellent les prophéties auto-réalisatrices, autrement dit les prévisions qui, parce qu'elles sont faites, rendues publiques et crues à un moment données, ont tendance à provoquer précisément l'événement qu'elles prédisent[42].

Il est intéressant de noter qu'un tel raisonnement s'apparente directement à la pensée magique, attribuant à la réalité des caractéristiques souhaitées plutôt qu'effectivement constatées. En somme, on entre ici dans le domaine de l'incantation, et pour revenir au développement sur le réenchantement du monde (cf. supra) on notera à ce propos avec intérêt que les termes d' « incantation » et d' « enchantement » ont la même racine latine « incantare »[43].

En voici un exemple, tiré du débat télévisé ayant opposé Nicolas Sarkozy à Ségolène Royal au second tour de l'élection présidentielle de 2007. Il s'agit d'une réponse de Ségolène Royal à une question portant sur la croissance économique : *« Mais au bout de six mois, moi je fais confiance aux entreprises. Je crois que la croissance va redémarrer, je suis convaincue, parce qu'on a un système de formation et de qualification un des meilleurs du monde, et que nos écoles d'ingénieurs, nos universités, qui par ailleurs doivent être améliorées, on en reparlera peut-être, mettent des jeunes sur le marché qui ne demandent qu'à montrer ce dont ils sont capables. Et je suis convaincue que les entreprises, une fois qu'elles auront pris ces jeunes, ces jeunes vont faire leurs preuves dans l'entreprise, vont permettre à l'entreprise de se développer. C'est un pari positif que je fais. Et je le fais en redéployant les fonds de la formation professionnelle… »*

---

[41] « Il ne s'agit pas d'expressions telles que « je parle », qui semblent bien dire ce qu'elles font, mais d'expressions qui modifient le monde. Le titre original du livre d'Austin, How to do Things with Words (Comment faire des choses avec des mots), est à cet égard plus explicite : une expression est performative lorsqu'elle ne se borne pas à décrire un fait mais qu'elle « fait » elle même quelque chose. » (wikipedia.org, 2007a)

[42] C'est en 1949, dans "Social Theory et Social Structure" (traduit en français sous le titre "Eléments de théorie et de méthode sociologique") que Robert K. Merton a développé la notion de prophétie autoréalisatrice à partir du théorème de Thomas. Il la présente ainsi : "C'est, au début, une définition fausse de la situation qui provoque un comportement qui fait que cette définition initialement fausse devient vraie". (wikipedia.org, 2007c). Un exemple serait celui d'une prévision de baisse d'un cours de bourse de la part d'un analyste faisant autorité : sa prévision peut déclencher un effet de panique provoquant un mouvement de vente massif qui précipite l'effet annoncé.

[43] « Incantation » est même considéré comme le doublet linguistique de « enchantement » (dictionnaire de l'Académie française, 8e édition, 1932-1935).

On aurait tort de se moquer d'un tel discours en raison de sa naïveté. Au contraire, cet extrait illustre bien, quoi que de manière un peu caricaturale, la fonction performative des discours organisationnels : il faut prétendre, annoncer, proclamer, dire ce que l'on souhaite, en somme, pour favoriser la réalisation effective de son désir. On peut mettre la situation en relation avec celle de l'utilisation des médicaments Placebo en médecine[44]. Bien que ces médicaments ne contiennent aucun principe actif, leur efficacité est réelle et reconnue, comparable par exemple à celle de l'homéopathie.

Cependant, la limite de la démarche est évidente, et Austin l'avait déjà comprise : on ne peut considérer des expressions comme performatives que si des critères d'intention, d'authenticité et de contexte sont réunis[45]. En particulier, il est important que les intentions soient crues pour que le discours soit effectif. Dans l'exemple d'un kidnapping assorti d'une demande de rançon, il est capital pour les ravisseurs que la menace de violence physique soit prise au sérieux pour que l'objectif qu'ils visent (obtenir la rançon) se réalise effectivement[46]. D'une façon analogue, dans les discours de remotivation collective (que ce soit dans le contexte sportif d'un match important, dans le contexte politique d'une baisse du moral des ménages, ou dans le contexte managérial d'une opération de « change management »), il est important d'emporter l'adhésion d'une partie significative de l'auditoire, qui pourra avoir un effet d'entraînement sur les autres. C'est le principe du chef de claque, qui par le premier applaudissement déclenche tous les autres[47].

On atteint ici le point crucial du raisonnement, qui tient à la dimension tautologique du problème : les discours organisationnels ne sont efficaces que s'ils sont crus, mais ils ne sont crus que s'ils sont efficaces.

La croyance devient ainsi la condition majeure d'efficacité des discours organisationnels, ce qui a pu être remarquablement synthétisé par Robert Heller par le sous-titre de son ouvrage de référence « The great executive dream »: « The first myth of management is that it exists ». Oui, le premier mythe du management est que celui-ci existe. Si cette clé de voûte disparaît, c'est tout l'édifice qui s'effondre.

Conclusion – Peut-on se passer d'interprètes du Mystère ?

Les deux stratégies de défense des « communicants » ne sont pas incompatibles. Elles se complètent au contraire fort bien. Les cadres organisationnels de haut niveau jouent alternativement des deux arguments du pragmatisme et de la performativité. Ils prétendent à la fois que seule la réalité compte (ou le résultat, ou la performance), mais aussi que la communication est vitale (puisqu'elle participe à la définition mouvante de la réalité) [48].

---

[44] « Placebo » signifiant en latin « je plairai » cela mérite d'être souligné.

[45] Austin prend l'exemple d'une déclaration de mariage : « le locuteur doit être un maire, les destinataires un homme et une femme, etc. Un critère de contexte doit aussi être présent : prononcée lors d'un dîner privé cette phrase ne modifierait rien. Elle ne serait donc pas performative. » (wikipedia.org, 2007e).

[46] Voir à ce propos les travaux de Watzlawick, et plus particulièrement le chapitre 12 de « La réalité de la réalité ».

[47] Dans un registre voisin, on pourrait évoquer la scène finale du film culte « Le cercle des poètes disparus » où les élèves montent l'un après l'autre sur leurs pupitres ; les films américains à « happy end », par exemple ceux de Frank Capra, sont coutumiers de ce genre de scène de liesse finale où le héros jusqu'alors incompris prononce un ultime discours émouvant, ponctué d'un long silence que suit un premier applaudissement, bientôt suivi d'une acclamation collective générale.

[48] Le rôle que Jean-Paul Sartre a pu jouer en France sur la survalorisation des discours de l'action reste à définir : dans son cas personnel, on est aussi fonder à s'interroger sur le sens de son message. A-t-il été un apologue de l'action, ou un apologue du discours de l'action ? Et jusqu'où a-t-il bénéficié de la confusion des deux ? Bien sûr, il a pu asseoir une autorité intellectuelle considérable sur des textes comme :
« Comme tu tiens à ta pureté, mon petit gars ! Comme tu as peur de te salir les mains. Eh bien, reste pur ! A quoi cela servira-t-il et pourquoi viens-tu parmi nous ? La pureté, c'est une idée de fakir et de moine. Vous autres, les intellectuels, les anarchistes bourgeois, vous en tirez prétexte pour ne rien faire. Ne rien faire, rester immobile, serrer les coudes contre le corps, porter des gants. Moi j'ai les mains sales. Jusqu'aux coudes. Je la ai plongées dans la merde et dans le sang. » (1948). Il va de soi qu'il n'est en général pas nécessaire de s'intéresser à la vie réelle des philosophes pour se faire une idée de la valeur de leurs théories. Cependant, dans le cas de Sartre, la démarche se défend puisque c'est lui-même qui prétend que tout doit être évalué à l'aune de l'action réelle. On est donc fondé à se poser la question : en quoi Sartre a-t-il été un homme d'action. Or, force est de constater que le mythe du philosophe engagé repose sur une série d'actions limitées : bien sûr, Sartre a été un étudiant provocateur (durant ses années d'Ecole Normale), mais on reste là principalement dans le registre de l'agitation intellectuelles. Ensuite, en tant que résistant, il a participé à l'impression et à la distribution de tracts et a également traversé la province en vélo. Au-delà de cet épisode, ses « actions » ont consisté à donner des conférences, écrire abondamment, utiliser les médias (par exemple lors de la parodie de la rencontre VGE/Brejnev), et à signer la plupart des pétitions qui lui étaient présentées. Si bien que le philosophe français Vladimir Jankélévitch a pu affirmer que, selon lui, l'insistance de Sartre sur l'idée de liberté venait en partie compenser son absence d'engagement politique véritable auprès de la Résistance durant l'occupation allemande en France (proverbes-

Dans ce sens, on pourrait défendre l'idée qu'ils tiennent le rôle de *porte-parole modernes du Mystère*[49]. Comme les sorciers, les chamanes ou les exorcistes, ils sont supposés avoir un accès privilégié aux puissances de l'au-delà, à la source des phénomènes réels qui échappe à toute formalisation, aux causes premières, en bref aux principes métaphysiques qui régissent le monde. Comme pour les messies, les prophètes ou les prêtres, leur parole est de nature à guider les profanes de façon à ce qu'ils se comportent d'une manière susceptible d'incliner les principes du Mystère en leur faveur. Comme pour les exégètes, les confesseurs et les directeurs de conscience, leur maîtrise du langage constitue la clé de leur pouvoir.

	Eglise	**Entreprise, organisation économique**
Principe mystérieux[50]	Dieu	Bonheur
Manifestations du principe	Réalité tout entière, miracles.	Innovations[51], profit[52], confiance des ménages[53].
Interprètes, intermédiaires	Clergé, ecclésiastiques	Managers, technocrates, économistes
Population concernée	Fidèles	Salariés, administrés
Langages, médias	Liturgie, ésotérisme, professions de foi[54], livres sacrés, exégèses, fatwah, haddiths, sourates, évangiles, épitres.	Discours économiques et managériaux, théorie économique, rapport aux actionnaires, droit des affaires, globish.

Tableau 2– Comparaison entre ordre religieux et ordre économique

On voit mal comment il pourrait être possible de sortir d'un tel schéma. Peut-être les hommes ont-ils besoin de porte-paroles du Mystère, même peu crédibles, tout simplement parce qu'en leur absence, la conscience de leur état de déréliction deviendrait trop violente ? Peut-être les technocrates et les managers ont-ils besoin de croire eux-mêmes à leur importance décisive, tout simplement parce que la position inverse dégraderait leur estime d'eux-mêmes au point de leur faire abandonner leurs fonctions. Peut-être doivent-ils croire à ce qu'ils disent, sans même en avoir conscience, en vertu de la théorie de la dissonance cognitive : puisqu'ils ne peuvent modifier le rôle

citations.com, 2007). Une vision critique de Sartre consisterait donc à le présenter comme un laudateur d'autant plus dithyrambique de l'action que celle-ci ne lui était pas si familière que cela.

[49] Le terme de « mystère », choisi ici à la fois en résonance avec la citation donnée en épigraphe et avec la théologie catholique définissant l'une des trois catégories de mystères comme celle des vérités inaccessibles, est ici difficilement substituable. Houellebecq semble partager ce point de vue. Pour bien saisir le sens qu'il faut lui prêter ici, on peut en effet s'appuyer sur le passage suivant de Plateforme, poursuivant un extrait donné plus haut : « Babette et Léa, s'avéra-t-il, travaillaient dans la même agence de com ; pour l'essentiel, elles organisaient des événements. Des événements ? Oui. Avec des acteurs institutionnels, ou des entreprises qui souhaitaient développer leur département mécénat. Il y avait sûrement du fric à ramasser, pensais-je. Oui et non. Maintenant les entreprises étaient plus axées « droits de l'homme », les investissements s'étaient ralentis. Enfin ça allait tout de même. Je m'informai de leur salaire : il était bon. Il aurait pu être meilleur, mais il était bon. A peu près vingt-cinq fois celui d'un ouvrier des industries métallurgiques de Surat Thani. L'économie est un mystère. » (2001, p. 89).

[50] On pourrait facilement réserver au sein de ce tableau une place pour la psychanalyse, avec comme principe d Mystère l'inconscient, comme intermédiaire les psychanalystes, et comme population les névrosés. Mais cela affaiblirait un peu la comparaison.

[51] Les innovations techniques, données exogènes pourtant essentielles à la plupart des modèles économiques de la croissance ne sont pas considérées autrement comme une « manne tombée du ciel » dans de nombreux modèles dont ceux de Schumpeter et de Solow (Prix Nobel d'économie 1987).

[52] Le maintien de grandes entreprises de plus en plus rentables malgré la loi de la baisse tendancielle du taux de profit reste en contradiction avec les modèles de concurrence pure et parfaite.

[53] Tautologiquement, mais désormais très sérieusement, mesurée par les instituts de sondage.

[54] La Shahada des musulmans mérite ici une mention toute particulière en vertu de sa fonction très explicitement performative : l'une des conditions pour être musulman, l'un des cinq piliers de l'islam, consiste précisément dans cette déclaration d'intention : لاَ إِلَـهَ إِلاَّ الله محمد رسول الله (Lâ ilâha illa-llâh, muḥammadun rasûlu-llâhi), pouvant se traduire par « Je témoigne qu'il n'y a pas de divinité autre qu'Allah [Allah]le Dieu et que Mohammad est son messager. »

qu'ils tiennent, aussi doivent-ils modifier leurs croyances pour ne pas éprouver de trouble à tenir ce rôle.

Peut-être surtout et enfin les hommes ne peuvent-ils admettre la menace d'une ultime blessure narcissique, celle de la technologie moderne, qui après celles les ayant privé de leur place centrale dans l'univers (Copernic), le monde animal (Darwin), et le champ de la conscience (Freud), les évacuerait maintenant de la conduite des affaires du monde au profit d'une dynamique technique auto-alimentée, les conduisant à une impuissance psychologiquement inacceptable[55].

En conclusion de son voyage initiatique, Voltaire faisait dire à Candide : « il faut cultiver son jardin ». Autrement dire revenir aux réalités de petite échelle contre les grandes idées théoriques : une tendance nettement contraire à celle observée aujourd'hui. Dans l'idée de Voltaire, la planète n'était pas un village, et le jardin à cultiver ne se confondait pas avec l'écosystème de la Terre. Libre à chacun de s'en souvenir, ou pas.

Références bibliographiques

Austin J., 1962, *Quand dire c'est faire*,. Seuil, collection Points Sciences, 1991, pour la traduction française.

Beigbeder F., 2000, *99 F*, Grasset.

Boltanski, L., Chiapello, E., 1999, *Le Nouvel Esprit du Capitalisme*, Gallimard.

Chung T., 1990, *Zen le livre*, Carthame.

Ellul J., 1967, *Métamorphose du bourgeois*, Calmann-Lévy.

Heller R., 1972, *The great executive dream*, Delacorte.

Hofstadter, D. 1979, *Gödel, Escher, Bach, les brins d'une guirlande éternelle*, Interéditions.

Houellebecq M., 1998, *Extension du domaine de la lutte*, Maurice Nadeau.

Houellebecq M., 1999, *Les particules élémentaires*, Flammarion.

Houellebecq M., 2001a, *Plateforme*, Flammarion.

Houellebecq M. 2001b, Interview publiée dans *Lire*, septembre 2001.

Houellebecq M., 2005, *La Possibilité d'une île*, Fayard.

Jouxtel P., 2005, *Comment les systèmes pondent*, Mélété.

Kundera M., 1984, *L'insoutenable légèreté de l'être*, Gallimard.

Lauzier G., 1979, *La pantifle, Tranches de vie T5 - Paris sera toujours Paris*, Dargaud.

Lipovetsky G., 1983, *L'ère du vide : Essais sur l'individualisme contemporain*, Gallimard.

Maris B., 2003, *Anti-manuel d'économie*, Bréal.

Muray P., 1991, *L'empire du Bien*, Les belles lettres.

Muray P., 1997 à 2005 : *Exorcismes spirituels*, Tome I, 1997, Tome II, 1998 ; Tome III, 2002 ; Tome IV, 2005, Les belles Lettres.

Muray P., 2002, *Après l'histoire*, Tome I, 2002, Tome II, 2002, Les belles Lettres.

Muray P., 2005 ; *Festivus festivus* (entretiens avec Elisabeth Lévy, Fayard.

Sartre J.-P., 1948, *Les mains sales*, Gallimard.

[55] Selon la théorie psychanalytique, l'impuissance réelle pourrait se trouver compensée d'une toute-puissance fantasmatique conduisant directement à la névrose obsessionnelle.

Sokal A. et Bricmont J., 1997 , *Impostures Intellectuelles*, Odile Jacob.

Turing A., 1950, Computing machinery and intelligence, *Mind*, 236.

Watzlawick P., 1976, *La réalité de la réalité : Confusion, désinformation, communication*, Seuil.

Zamiatine E., 1920, *Nous autres*, Gallimard.

Sites web consultés

http://fr.wikipedia.org/wiki/Performativit%C3%A9, 2007a

http://fr.wikipedia.org/wiki/Performativit%C3%A9,2007b

http://fr.wikipedia.org/wiki/Proph%C3%A9tie_auto-r%C3%A9alisatrice, 2007c.

http://www.w3perl.com/fun/management/pipotron.html (2007)

http://www.charabia.net/gen/index.php:

http://www.proverbes-citations.com/sartre.htm

http://www.declik-interactive.com/chiffrescles.htm, 2007

http://www.ipsos.fr/CanalIpsos/poll/7578.asp

http://www.batiactu.com/data/14052002/14052002-123904.html

http://www.ipsos.fr/CanalIpsos/poll/image/baropo11-2007/Fillon.gif, 2007

http://www.istravail.com/article266.html

http://www.oboulo.com/reengineering

http://fr.wikipedia.org/wiki/Pragmatisme, 2007d

http://fr.wikipedia.org/wiki/Performativit%C3%A9, 2007e

http://www.lire.fr/entretien.asp/idC=37437/idTC=4/idR=201/idG=